



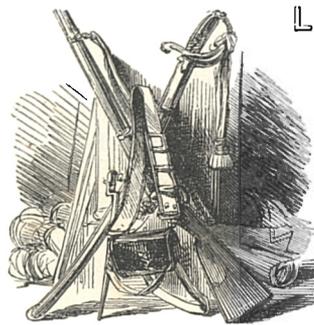
ÉCOLES MILITAIRES

École Polytechnique.—École de Saint-Cyr.—École de Saumur



LES ÉCOLES MILITAIRES.

INTRODUCTION.



Le but de l'institution des écoles militaires est de former des officiers. L'armée se recrute principalement dans la classe des travailleurs; la conscription décime les habitants des bourgades et des ateliers, et n'atteint que faiblement la minorité bourgeoise, dont les enfants profitent, pour se soustraire aux obligations de la loi, de la faculté du remplacement. On eût donc été exposé à manquer de chefs suffisamment capables, s'il eût fallu choisir la totalité des officiers dans la masse illettrée des soldats; et c'est pour prévenir cette disette qu'on a organisé des établissements où, par de longues études, par de rigoureuses épreuves, des jeunes gens se préparent au service actif. Ces établissements sont l'école polytechnique, l'école d'application de l'artillerie et du génie (à Metz), l'école d'application du corps royal d'état-major, l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, et l'école de cavalerie de Saumur. Le collège

L'Introduction.
L'École polytechnique.
L'École de Metz.
L'École de Saint-Cyr.
L'École d'état-major.
L'École de Saumur.

Par M. E. DE LA BÉDOLLIERRE.

Par M. RAOUL DE LA BARRE.

royal militaire de la Flèche n'est qu'un asile ouvert aux fils d'officiers sans fortune, depuis l'âge de dix ans jusqu'à dix-huit.

L'*Annuaire militaire*, d'ordinaire assez laconique, est explicite en ce qui concerne les écoles. Il indique minutieusement les ordonnances qui les ont constituées, ou qui en ont modifié l'organisation; il nous apprend les conditions d'admission, le nombre des professeurs, la durée des études, l'époque des concours, la destination des élèves; il nous est donc permis, pour notre avantage et pour celui des lecteurs, de mettre de côté les explications réglementaires, et de nous borner à des peintures de mœurs.

ÉCOLE POLYTECHNIQUE.

Nous devons d'abord (*ab Jove principium*) gravir la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, au bout de laquelle nous apercevons une lourde façade récemment construite, et décorée de cette inscription : ÉCOLE ROYALE POLYTECHNIQUE. Après avoir traversé une première cour, nous entrons dans un vaste parallélogramme planté d'arbres rabougris. A droite et à gauche sont de vieux bâtiments, débris des collèges de Navarre et de Boncourt, où l'on a installé la bibliothèque et la salle de dessin. En face de nous s'élève un pavillon à quatre étages, contenant les réfectoires, les salles d'étude, et le casernement. Une cour ombragée, la *cour des acacias*, sépare cet édifice des laboratoires. Telle est la description topographique de cette enceinte, centre du monde savant, métropole des mathématiques. Là ont professé des hommes d'une renommée européenne, tels que Monge, Lacroix, Laplace, Fourier, Lagrange, Fourcroy, Guyton-Morveau, Berthollet, Chaptal, Vauquelin, Chevreul, Thénard; de là sont sortis, pour la gloire et la prospérité de la France, des savants, des ingénieurs, des capitaines, des ministres, des administrateurs : Arago, Biot, Gay-Lussac, Poisson, Fresnel, Binet, Demonferrand, de Clermont-Tonnerre, Chabrol de Volvic, Valazé, Paixhans, de Tholozé, Héricart de Thury, Ajasson de Grandsagne, de Montalivet, Héron de Villefosse, Boilleau, Lamoricière, et une foule d'autres qui, sans obtenir la célébrité, ont cependant mérité la considération publique.

Quoiqu'elle fournisse des employés aux ponts et chaussées, aux mines, et même à l'administration des tabacs, l'école polytechnique compte parmi les écoles militaires. Elle forme un bataillon de quatre compagnies commandées par des officiers supérieurs; des capitaines et des adjudants y remplissent l'emploi de surveillants. Les élèves portent un uniforme et l'épée, doivent le salut aux officiers de toutes armes, et sont passibles, comme les soldats, de la salle de police et des arrêts. Deux fois appelés au combat par les circonstances, ils ont rivalisé avec les plus intrépides. En 1814, leur artillerie décimait encore les Prussiens du haut des buttes Chaumont, quand le gouvernement provisoire avait déjà capitulé. En 1850, ils guidèrent le peuple à l'assaut du Louvre, et l'un d'eux paya de sa vie la prise de la caserne de Babylone.



Paquet

GUILBAUT

ELÈVE DE SAINT-CYR.

Petite tenue.

L'estime qu'inspirent les élèves de l'école polytechnique est justifiée par leur loyauté, par leur mérite, par le génie spécial qu'ils doivent déployer dans leurs études. Il faut des esprits d'une trempe peu commune pour pénétrer les mystères de la géométrie descriptive, de l'analyse, de la géodésie ou du calcul des probabilités. Le simple *taupin*, le candidat qui se présente à la *colle* (à l'examen) d'admission, possède déjà des connaissances supérieures à celles du commun des martyrs. Combien donc est aveugle l'ambition des parents qui, sans mesurer les facultés de leurs fils, les destinent imprudemment à l'école polytechnique ! Des malheureux qui auraient fait de charmants clercs d'avoué ou de parfaits employés des contributions, victimes des illusions paternelles, pâlisent sur les logarithmes, suent à résoudre des équations indéterminées, composent et décomposent des forces, cherchent le centre de gravité du triangle et de la pyramide, pour arriver à être repoussés avec perte par les examinateurs d'admission. Il s'ensuit que la société s'encombre d'algébristes avortés, de demi-savants qui ne sont propres à rien, et qui tombent du haut de leurs espérances dans la triste réalité d'une place de répétiteur ou d'un grade de caporal.

Lorsque le *taupin* a été admis, il devient *conscrit*, et, comme tel, *tangent à l'absorption*. Cette cérémonie, qui s'accomplit annuellement d'octobre à janvier, pendant les récréations, a été imaginée par les anciens élèves pour dépayser les nouveaux, les initier aux habitudes de l'école, les accoutumer au tutoiement, et substituer une cordiale fraternité aux distances établies par le degré d'instruction.

Dans l'*absorption*, point de voies de fait, point de brutalités, point de ces *brimades* qui ont longtemps déshonoré Saint-Cyr. L'usage de faire *courir la poste au conscrit*, en le poursuivant à coups de mouchoirs, est aboli depuis plusieurs années. Les épreuves qu'on lui fait subir sont exclusivement morales, et dans le cas où son attitude ne semble point satisfaisante, on se borne à le menacer de lui faire démontrer, la tête en bas, le carré de l'hypoténuse.

Les sergents des conscrits sont d'abord appelés, et écrivent sous la dictée d'un *ancien* des commandements traditionnels :

Ton ancien tu tutoieras,
Et ton *co-cons* pareillement ¹.

\ l'ancien le punch tu payeras.
Et la prune pareillement ².

Si par hasard étant en omnibus,
De loin tu voyais, *pedibus*,
Ton ancien, tu l'appellerais,
Et ta place lui offrirais.

Chaque conscrit, placé à tour de rôle au milieu d'un cercle, doit répondre à diverses interrogations d'un genre tout à fait autochtone. Ces jeunes savants font des plaisanteries avec le binôme de Newton, des calembours avec les exponentielles, des jeux de mots avec le rapport du diamètre à la circonférence. Hommes distingués par la science et par le cœur, mais encore collégiens par l'âge et les allures, ils mêlent bizarrement les équations de l'algèbre à de puérils divertissements. Ainsi

¹ *Co-cons*, pour *co-conscrit*.

² Ce rafraîchissement alcoolique se prend chez la mère Leblanc, petite boutique située en face de l'école.

l'ancien, chargé de l'*absorption*, commence par prouver algébriquement qu'il n'a jamais été conscrit. « Admettons un moment, dit-il (nous raisonnons par l'absurde), que l'ancien ait pu être conscrit. L'ancien est évidemment une tête à \times ; on pourrait donc poser l'égalité $0 \times = \text{ex-conscrit}$; en divisant par \times , il reste $0 = \text{e-conscrit}$: si nous divisons ensuite par e, nous aurons $\frac{0}{e} = \text{conscrit}$; or, il est absurde que le conscrit soit une tête assurée. »

Tous les problèmes que l'on pose au conscrit sont dans ce goût. « Comment peuple-t-on un pigeonnier avec un jonc? — On décrit une circonférence avec ce jonc pour rayon, et l'on a 2π jones. » — « Quel rapport y a-t-il entre la royale et les blanchisseuses? — Les élèves de la royale passent les colles (les examens), et les blanchisseuses les repassent (les cols). » — « Le nombre des bordages, des clous, des voiles d'un vaisseau étant donné, dis-moi l'âge du capitaine? »

L'absorption a été terminée, en 1844, par l'inspection générale des conscrits en habit bourgeois, le sac de nuit sur le dos, le bonnet de coton sur la tête, et des queues de billard à la main. On a voulu parodier ainsi l'inspection que passe le général; et pour rendre l'imitation plus exacte, un élève, du haut du perron, a piqué un laïus analogue à la circonstance. *Piquer un laïus* est une expression du cru. Dans le dialecte de l'école, tout discours est un laïus, depuis la création du cours de composition française en 1804. L'époux de Jocaste, sujet du premier morceau oratoire traité par les élèves, a donné son nom au genre. Les députés à la chambre, les avocats au barreau, les journalistes dans les premiers-Paris, piquent des laïus; et que fais-je moi-même en ce moment? Je vous pique un laïus sur l'école polytechnique.

Le conscrit est souvent absorbé avant d'avoir endossé l'uniforme, et senti battre sur sa cuisse gauche l'arme que les élèves nomment *tangente au point q*. Quel glorieux jour pour lui, pour sa famille surtout, que celui où il se montre pour la première fois l'épée au côté, le chapeau à cornes sur l'oreille, la taille serrée dans son elbeuf de grande tenue! Comme il est fier, et avec raison, d'appartenir à la noble école! La capote, dite *berry*, qu'il porte à l'intérieur, diffère essentiellement de l'habit sous lequel il s'offre à l'admiration de ses concitoyens. Toujours plus ou moins *culottée*, *graphiquée* d'encre, veuve d'un certain nombre de boutons, elle porte de nombreuses taches de *ripatonnage*. *Ripatonner*, en langage de l'école, c'est raccommoier, réparer, tâche dont s'acquittait avec succès un tailleur nommé Ripaton, longtemps logé aux frais de l'État, dans les combles du casernement. On *ripatonne* un édifice en le recrépissant; on *ripatonne* un livre en en publiant une édition revue et corrigée; le présent article, ô lecteur, a été plus d'une fois *ripatonné*, et cette opération était urgente, car il fallait vous introduire dans un monde nouveau, emprunter des termes à un vocabulaire local, et vous présenter des tableaux qui, nous le croyons, n'ont jamais été tracés.

L'école est réveillée au son du tambour. Une demi-heure après, la porte de l'escalier du casernement, la *raitière*, est fermée, et les rats sont punis de leur lenteur par une consigne. Cette expression de *rat* s'applique à tout retardataire: quiconque, après les examens de sortie, est exclu par son rang des ponts et chaussées, est *rat*

de ponts ; le *rat de soupe* est celui qui, arrivant trop tard à table, apprend à ses dépens la valeur de l'adage : *Tardè venientibus ossa*.

La matinée, sauf les courts instants d'un frugal déjeuner, est consacrée aux leçons et à l'étude dans les salles, dont chacune renferme un groupe de dix élèves. Cette décurie travaille de conserve, mange à la même table, couche dans le même dortoir. L'intimité qui règne entre les compagnons de salle ne les isole pas du reste de la communauté. Aucune association n'est plus étroitement unie que l'école polytechnique ; elle compose un corps indivisible, dont sont membres les professeurs eux-mêmes, ainsi que les capitaines inspecteurs, la plupart anciens condisciples. Le général, juste et bienveillant directeur, est comme le chef patriarcal de cette famille. Une chaîne solide lie les élèves présents à l'école avec ceux qui l'ont quittée, avec les candidats qui seront admis dans son sein. Le grade et les insignes de sous-officiers, accordés aux seize premiers de chaque division ne leur donnent aucune autorité sur leurs camarades ; les majors et sergents servent seulement d'intermédiaire entre les supérieurs et les élèves, de distributeurs de plumes et de papier à leurs salles respectives, si bien que, malgré leurs galons, ils vivent avec les autres sur le pied d'une égalité parfaite. Jamais une mesquine jalousie ne trouble la concorde générale ; jamais une rivalité toute naturelle n'empêche les élèves de se communiquer mutuellement leurs cahiers, leurs notes, leurs épures ; les discussions, inévitables dans toute réunion d'hommes, s'apaisent comme des orages passagers, et depuis la création de l'école (7 vendémiaire an III), on n'a vu qu'un seul exemple de duel : querelle déplorable, dont les suites funestes, la mort d'un jeune homme aimé de tous, la ruine d'une famille, l'inconsolable douleur d'une mère resserrèrent les liens qui unissaient les élèves. Ils semblent avoir adopté depuis, pour règle de conduite, les paroles prononcées par l'un d'eux sur le tombeau de la victime. « Camarades, que cette mort vous serve d'éternelle leçon ! Avancez-vous vers cette tombe pour y prendre cet engagement : celui qui aura fait l'offense, et celui qui l'aura reçue, se détourneront un instant de leur chemin avant de marcher l'un contre l'autre ; ils viendront demander à cette tombe, le premier, la force de reconnaître ses torts, le second, celle de pardonner. »

Ce vivifiant esprit de fraternité a produit une admirable institution, celle d'une caisse permanente, destinée à secourir ceux qui sont hors d'état de payer la pension annuelle de 4,000 francs. Deux caissiers, désignés par les élèves de première année pour l'année suivante, sont chargés de rechercher secrètement les conscrits peu fortunés. L'autorité de ces caissiers est absolue, sans contrôle ; ils fixent le montant de la cotisation trimestrielle, le perçoivent après avoir prévenu quinze jours à l'avance, pour éviter tout retard, et répartissent comme ils l'entendent les fonds recueillis. M. le duc d'Orléans envoie annuellement 4,000 francs à la caisse de l'école. Les noms des boursiers ne sont jamais révélés ; personne ne cherche à les connaître, personne ne s'enorgueillit individuellement du bienfait. Il n'y a qu'une seule bienfaitrice, l'école. et elle ajoute au mérite de la libéralité celui de la plus complète abnégation.

La bonne intelligence qui règne entre les polytechniciens se manifeste durant

les études par des causeries amicales. De joyeuses saillies tempèrent l'ennui du X et du *triple* X : des paris s'engagent, dont l'enjeu est presque toujours une certaine quantité de *suçons*, vulgò sucres d'orge, qu'on va acheter chez l'un des tambours de la division. Bizarre contraste ! singulier amalgame d'enfantillage et d'instruction, de légèreté juvénile et de profondeur scientifique ! Ces élèves, occupés à transformer en cônes des cylindres de sucre d'orge, lisent à livre ouvert Lagrange et Laplace !

Par intervalles, en dépit de l'article 4 du règlement, circulent des projets successivement mis aux voix dans les trente-deux salles. « Camarades, l'on propose d'envoyer les majors chez le général pour demander qu'on aille à l'école de natation. » — « On propose d'envoyer les majors chez le général pour demander la levée des consignes pour demain. » D'autres fois, les circulaires ont un but moins intéressé : ce sont des appels à la générosité publique en faveur d'anciens conducteurs des ponts et chaussées, des réfugiés ou des détenus. Les circulaires politiques, sévèrement proscrites, sont devenues plus rares à mesure que l'impulsion générale de 1830 a perdu de son énergie. La politique est à l'état latent ; l'indifférence a gagné la majorité des élèves, dont la fougue se dissipe en révolutions intérieures, en *bans* donnés à l'autorité. Quelques-uns, cependant, ont pris part aux émeutes qui suivirent 1830, dernier effort de l'orage après la chute du tonnerre. L'un d'eux est mort à la Conciergerie, en juin 1832 ; un mausolée de marbre blanc lui a été élevé à frais communs, et, chaque année, un assez grand nombre d'élèves vont entendre prononcer sur sa tombe, comme sur celle de Vanneau, des panégyriques en l'honneur des martyrs de la liberté. Un levain démocratique fermente toujours dans cet établissement, dont la république fut la mère. Les polytechniciens savent qu'en toute occasion, les masses qui les environnent les écouteront comme des conseillers éclairés, les suivraient comme des guides fidèles, et cette conviction de leur influence sur le peuple entretient en eux les opinions par lesquelles on obtient la popularité.

Quelques polytechniciens *pélicanent*, se saignent les flancs par une assiduité qui ne se dément jamais, mais tous ne sont pas également rectilignes dans le travail. Il en est qui ne se font point scrupule de *piquer l'étrangère*, *bonquiner*, *piquer un chien*, c'est-à-dire rêver pendant les classes, lire des livres interlopes, ou se pelotonner dans un coin pour dormir. D'autres font une excursion au longchamp, cour oblongue, bordée d'une file de cabinets, dont nous laisserons deviner la destination. Comme c'est le seul endroit où, pendant les heures d'études, les élèves puissent aller humer l'air, fumer, causer, chercher des distractions, le *longchamp* a acquis une grande importance. Il est devenu non-seulement une promenade, mais encore une enceinte sacrée, un asile inviolable, dont l'autorité n'ose franchir le seuil. Si un adjudant nouveau, et pressé du désir de *faire sa tête*, s'avisait de s'y montrer, la division dont il léserait ainsi les droits acquis se lèverait en masse contre lui.

Si des amphithéâtres nous passons aux laboratoires, où les élèves sont appelés une fois par semaine, nous verrons chacun d'eux, vêtu d'une blouse grise, manipuler avec un camarade, qu'il nomme énergiquement son *binôme*. Les mélanges dé-

roulants éclatent ; les cornues se brisent ; la cour des acacias retentit du bruit des explosions ; on se noircit, on se brûle, on se blesse, et l'on n'en rit pas moins fort.

Cependant deux heures vont sonner, et le dîner s'apprête ; aux termes du règlement, deux élèves sous-officiers de chaque division ont été commis pour assister à la réception des vivres, et reconnaître la qualité des denrées. La carte, orthographiée aussi drolatiquement que possible, a été affichée au bas de l'escalier.

DÉJEUNER.

Roc for.

DÎNER.

Soupe.
Poulaizori.
Frits.

SOUPER.

Bœuf à la mode.
Salade.

On désigne sous le nom de *frits* ou *frits mâles*, les salsifis, et sous celui de *frites*, *frits femelles*, les pommes de terre. Quand on sert de ces dernières, ceux qui n'aiment pas à dîner vite les entassent dans de longs cornets et les savourent pendant une partie de la récréation. Les mêmes menus reparaissent périodiquement tous les quinze jours. A table, les élèves ont pour échantons de vieux militaires, actifs serviteurs de l'école, après avoir été ceux de l'État. Si les comestibles semblent d'une saveur équivoque, d'une fraîcheur suspecte, d'une insuffisance évidente, tous les convives de vociférer en chœur : *La tête! la tête! la tête du pourvoyeur!* et, évoqué par ce terrible appel du fond d'un cabinet voisin, le négligent Vatel présente humblement ses explications.

La récréation suit le dîner, et se prolonge de deux heures et demie jusqu'à cinq heures. Pendant cet intervalle, toutes les portes sont ouvertes ; permis à tous de parcourir la maison, de monter au casernement, de se promener dans les cours, de fumer leur pipe, de *crystalliser* au soleil. Des salles sont consacrées au billard, aux échecs, au trictrac, jeux dont les combinaisons cadrent avec la nature des études quotidiennes. Si l'on se permet clandestinement les cartes, qui sont prohibées, on obéit du moins à l'esprit de la défense dont on enfreint la lettre, car on ne joue jamais d'argent.

Préfère-t-on au jeu des plaisirs intellectuels, on monte à la bibliothèque, où l'on demande naturellement des livres propres à distraire de la géométrie. On dévore Walter Scott ; on rêve avec le vapoureux Lamartine ; on parcourt avec madame de Staël la brumeuse Allemagne ou l'ardente Italie ; on s'enivre des chaleureuses déclamations de Jean-Jacques. A cinq heures, les travaux sont repris jusqu'au souper. L'emploi du temps est invariablement déterminé pour chaque heure de la journée, pour chaque jour de la semaine. Le bataillon tout entier se meut, travaille, mange, se divertit et se couche à des instants rigoureusement fixés, avec une régularité mécanique.

Les sorties reviennent les mercredis et les dimanches. Si vous tenez à voir ces jours-là bon nombre d'élèves réunis, il suffit de monter à l'estaminet des Mille Colles : rarement vous les rencontrez au spectacle, attendu la triste obligation de

rentrer au bercail à dix heures. Quand ils obtiennent une prolongation ou une permission de découcher, ils hantent les Français, l'Opéra, l'Opéra-Comique, les Italiens où ils ont le privilège d'entrer sans *qucuc* préalable; l'occasion les conduit parfois au théâtre du Palais-Royal, mais jamais ils ne s'aventurent dans le sombre empire des mélodrames en quinze tableaux. Un goût littéraire est développé par les leçons des meilleurs professeurs, et beaucoup cultivent la musique, dont les théories ne sont peut-être pas sans corrélation avec les sciences mathématiques. Sous l'empire, assure-t-on, alors qu'ils rentraient assez tard pour paraître au spectacle, ils formaient dans le parterre un noyau de judicieux aristarques. Fallait-il leur ravir ces plaisirs intellectuels pour la plus grande gloire d'une infructueuse discipline?

Dans le cours de l'année, l'aptitude des élèves est sans cesse éprouvée par des *colles* (des examens). On est toujours *tangent à une colle*, soit que le professeur vous interroge à l'amphithéâtre, soit que le sort vous ait désigné pour être examiné par le répétiteur sur les travaux des huit jours précédents; la *colle* est une épée de Damoclès, constamment suspendue sur la tête des polytechniciens, et chacun d'eux peut, au moment où il est le moins préparé, entendre le tambour lui murmurer ces paroles sinistres : « Monsieur, on vous demande à la *colle* ! »

Il y a des *colles générales* à la fin de tous les cours, des cours d'analyse et de mécanique, de géométrie descriptive, de physique ou de chimie; mais la plus formidable de toutes est celle de fin d'année, qu'on subit pour passer de la seconde à la première division, ou pour être déclaré apte aux services publics. Les cours cessent au mois de juillet; le *temps de pioche* commence, pendant lequel on va se préparer aux examens, et cette époque d'application soutenue ressemble trop à un carême pour n'être pas précédée d'un carnaval. Voilà ce qui explique une fête qui semble de prime abord inexplicable, une réjouissance bouffonne et délurée, le *bal des fruits secs*¹. En plein jour, au mois de juillet, dans la *cour des acacias*, aux accords d'un orchestre recruté parmi les *dilettanti* du bataillon, gambadent les élèves, affublés de travestissements variés : sauvages tatoués, Arabes du désert, femmes postiches, préfets, chevaliers, officiers généraux, templiers drapés dans les draps du casernement, tous affectant les plus étranges costumes, les plus exhalantes tournures, les plus grotesques contorsions. Des emblèmes de *fruit-section* ont été peints sur une bannière oblongue par un artiste du cru. On y voit, par exemple, le directeur des études tenant sous le bras un *fruit sec*, qui s'allonge pour lui échapper, et avançant la main droite pour saisir une tête grimaçante en forme de *fruit sec*. On peut y représenter aussi le trophée de l'école et sa parodie : d'un côté un casque, une cuirasse, une ancre, deux canons en sautoir; de l'autre, un bonnet de police, un *berry*, une queue de billard et deux pipes. Ce dernier trophée est au premier ce qu'est la tenue du *bal des fruits secs* à la vie ordinaire de l'école. Les contredanses se multiplient, le coco circule, les éclats de rire retentissent; les *fruits secs* présumés font provision de gaieté pour supporter le coup qui

¹ Les *fruits secs* sont ceux qui, après l'examen de sortie, ne sont pas déclarés admissibles dans les services publics.

menace leur avenir. Un *berry*, imprégné de thérébentine, est élevé sur des queues de billard et brûlé triomphalement. Si le tableau de ces réjouissances vous déride, lecteurs graves, veuillez ne pas juger trop sévèrement la profane cérémonie qui les a terminées en 1840 et 1841. N'envisagez pas comme une impiété un divertissement dont les inventeurs, tout en parodiant certaines formes du culte, n'ont assurément pas songé à ridiculiser les croyances religieuses. Un élève, en costume sacerdotal, monte sur le perron, accompagné d'un sergent de cœur, qui asperge les assistants avec le contenu d'une large cornue. Le pseudo-curé les bénit, et récite des litanies, où les noms des professeurs sont substitués à ceux des saints.

Sancte Duhamel, miserere nobis.

Sancte Matthieu, miserere.

Sancte Chevreul, miserere.

Sancte Monferrand, miserere nobis.

Sancte Babinet, miserere.

A fruitsectione perpetuâ lib. nos, Coriolis.

Ainsi est couronnée cette *fête des fous* de l'école polytechnique, cette résurrection estivale du mardi gras. *Mementote quia pulvis estis...* Reprenez vos cartons, vos compas, vos crayons, ô jeunes élèves; repassez la mécanique et la géométrie à trois dimensions, rappelez-vous les leçons du père *Tire-Ligne*, le professeur de dessin topographique; le *temps de pioche* est venu!

Une caricature répandue à l'école. représente l'*ancien en temps de pioche*. Il a pour chapeau, pour basques et pour bras des équerres; pour poitrine un rapporteur; pour jambes un compas décrivant une circonférence. Pendant cette importante période, les plus négligents deviennent les plus actifs, et tâchent de réparer les heures perdues en *sublimant, id est* en travaillant la nuit. Afin de tromper la surveillance des adjudants, celui qui *sublime* place son lit renversé sur quatre tabourets, rabat la couverture par-dessus, et, étendu à terre sous cet abri, rumine en paix les problèmes ardues des mathématiques transcendantes.

Après le *temps de pioche*, les polytechniciens subissent à tour de rôle, de huit jours en huit jours, quatre examens rigoureux, qu'ils désignent par le nom des examinateurs: « J'ai passé mon Monferrand; — je n'ai plus que mon Babinet. » Le résultat des réponses faites sur chaque partie de l'enseignement est relatif à l'importance qu'on attache à cette partie. Tel qui est premier en chimie peut se trouver *fruit sec*, s'il est le dernier en mathématiques. Sitôt que les élèves de la première division ont répondu victorieusement aux questions de leurs juges, ils cessent de faire partie de l'école pour entrer dans les services publics. Sans nous occuper de ceux qui choisissent les ponts et chaussées, les mines, la marine ou les tabacs, suivons dans sa carrière l'élève de l'école d'application de Metz.

E. DE LA BEDOLLIÈRE.

ÉCOLE DE METZ.

Vers la fin de l'année, Ernest Borel part pour Metz avec une quarantaine de co-sous-lieutenants. Ils s'en vont tout joyeux, égayant les diligences de leurs saillies, sablant le champagne d'Épernay, traitant les conducteurs et les postillons, semant sur la route cette verdure de jeunesse, cette surabondance de vie, ces trésors d'insoucieuse gaieté qu'on perd si vite et qu'on oublie si lentement. A quelque distance de Metz, nos voyageurs aperçoivent à l'horizon une caravane de voitures, de pa-taches, de charrettes trainées par des bœufs : ce sont les anciens qui viennent au-devant des nouveaux. Ils ne sont pas étrangers les uns aux autres ; les premiers ont quitté *la royale* quand les seconds y débutaient. De cordiales accolades sont échangées ; des reconnaissances plus ou moins dramatiques touchent et réjouissent les assistants. « Comment ça va-t-il ? — Te voilà donc ? Une poignée de main, mon vieux ! » Ernest y retrouve un sien *binôme*, un ami intime, qui se charge de le piloter dans sa nouvelle condition. Les conscrits descendent de diligence ; c'est à qui en conduira le plus à sa suite ; ils s'installent à côté des anciens dans les véhicules amenés de Metz. Ernest, qui n'a pu s'y placer, s'assied bravement sur un bœuf, dont il presse la marche en servant de son épée en guise d'ardillon.

On arrive à Mouliens, petit village qu'habitèrent Fabert et madame de Sévigné ; mais il est un personnage vivant plus intéressant pour les sous-lieutenants élèves que ces illustres défunts : c'est la mère Husson, respectable hôtelière, au logis de laquelle le cortège fait halte pour une *biture* générale. Notre héros achève, le verre à la main, de renouveler connaissance avec son *binôme*, Théophile Barroyer, et tous deux sont légèrement animés quand ils sortent de l'établissement de la mère Husson.

A la brune, on entre triomphalement dans la ville de Metz, par la porte de France. « Va t'habiller, dit l'ancien, et reviens me rejoindre à ma pension, place Napoléon. » Ernest secoue à la hâte la poussière du chemin, et court au restaurant indiqué. Il trouve l'escalier illuminé, la table somptueusement servie, un surtout doré au milieu, des fleurs aux quatre coins de la salle, et s'aperçoit avec satisfaction que la *biture* du matin ne lui a pas ôté l'appétit.

« Allons prendre la demi-tasse au Heaume, lui dit l'ancien après un festin prolongé : le Heaume est le plus beau café de Metz... Quatre magnifiques billards ! Il n'a de rival que le Parisien, où je te mènerai ce soir, pendant un entr'acte. Ce sont les seuls cafés que nous honorions de notre présence, et nous laissons le café Cornet aux commis voyageurs. Pas accéléré ! En route par la rue des Clercs. »

Au café du Heaume, quelle file de demi-tasses ! quelles causeries animées ! Le joyeux vacarme qui s'y fait dans les deux salles s'entend jusque sur l'esplanade. Le poêle sert de tribune à plus d'un orateur dont les fumées du repas surexcitent l'éloquence. Une voix s'élève : « Au théâtre ! » et les deux promotions, bras dessus, bras dessous,



Lacquet

VERDEIL

ÉLÈVE DE METZ.

passent le pont des Roches, et entrent à l'*hôtel des Spectacles* avec l'impétuosité d'une avalanche. La pièce est interrompue ; les acteurs attendent que ces messieurs soient installés ; les bourgeois murmurent ou sourient. Durant la représentation, Borel saisit les premiers aperçus de la discipline : il en comprend la rigueur, en voyant un malheureux ancien disparaître sur l'ordre d'une autorité compétente, et aller se livrer à la méditation dans la solitude de la salle de police. Borel remarque en même temps que chaque élève semble disposé à prendre fait et cause pour ses camarades, et que la fraternité de *la royale* s'est transmise à l'école de Metz. Cet esprit de corps y est fortifié par le sentiment d'unité et de cohésion militaires, qui se manifeste toutes les fois que les sous-lieutenants messins sont en contact avec les bourgeois.

Trois jours sont employés à fêter l'arrivée de la promotion nouvelle, traitée aux frais des généreux anciens, sauf à déverser sur les futurs conscrits une semblable libéralité. Une partie du dernier jour se passe à visiter les bâtiments ; le conscrit admire, dans l'ancien couvent de Saint-Arnould, la bibliothèque, le laboratoire de chimie, les riches collections d'armes, de modèles, de machines, de minéraux, d'instruments de physique. La vue des deux pavillons de la Haute-Seille, où logent les élèves sous-lieutenants, lui cause moins de satisfaction. « Voilà ta chambre, lui dit l'ancien ; ça n'est pas beau, et, en revanche, ça n'est guère commode. Des murs blanchis à la chaux, des rideaux rouges, des meubles en noyer, un petit miroir, et un pot à l'eau en faïence ! La vie des élèves de Metz a été toute bouleversée depuis l'adoption de cette nouvelle mesure, le casernement ! Le joug de la discipline nous était autrefois léger ; de joyeuses bombances, de mystérieux rendez-vous nous faisaient oublier la topographie et l'art militaire ; rien n'était plus aisé que de se défil¹er de l'autorité, d'endosser le soir *son bourgeois*, *son pékin*, et de se divertir *in flocchi* ; mais nos beaux jours, nos beaux soirs sont passés, c'est à peine si nous pouvons nous permettre bien clandestinement deux ou trois maîtresses. Il faut rentrer à la Seille à onze heures, s'éveiller au son du tambour, descendre par deux ou par trois, se ranger devant la porte de l'escalier et répondre à l'appel du capitaine. Tout officiers que nous sommes, on nous traite comme des soldats. »

Le troisième jour, après une station au Heaume, commencent pour deux années les cours de topographie, construction, mécanique, artillerie, etc. Avant d'entrer aux salles d'études, la promotion présente ses hommages au général qui, dans une harangue bienveillante, exhorte les élèves à travailler, à gagner promptement le grade de capitaine. En sortant d'entendre ce *laïus*, qu'il n'a pas écouté avec toute l'attention convenable, Borel demande à son ami quelques renseignements sur les autorités de l'école. « Le commandant, lui répond-on, est un homme à la fois juste et sévère. En s'occupant activement de l'école, il réduit les fonctions de commandant en second à une quasi-sinécure. Ces deux dignitaires marchant côte à côte et parallèlement, l'un est inévitablement éclipsé par l'autre. Si le commandant laisse

¹ Expression locale. Une fortification est défilée de l'ennemi quand il ne la voit pas.

tomber le sceptre, sa doublure s'en empare et acquiert une grande prépondérance; dans le cas contraire, le second est annihilé.

« Cet homme que tu vois passer, dont le nez est serré par une paire de lunettes, et la vue protégée par une visière verte, est le chef d'escadron chargé de l'instruction de l'artillerie; brave et honorable militaire, fanatique de la tenue, et qui persiste à préférer le Gribeauval au nouveau matériel.

« Nos professeurs appartiennent à l'armée, mais depuis longtemps affranchis du service actif, ils ont pris des habitudes bourgeoises, et ne se soucient guère de s'aller faire casser la tête, après avoir consacré tant de veilles à la meubler. La plupart prennent femme parmi les héritières de Metz, et renoncent aux lointains exploits pour cultiver tranquillement les théories militaires. »

Muni de ces instructions, Borel se met bravement à filer la coque scientifique d'où il doit sortir lieutenant. Il ne tarde pas à reconnaître la vanité de ses idées de plaisir, de ses projets d'amusement; enfermé par la discipline dans un cercle des plus étroits, il ne peut le franchir qu'à de rares intervalles. De sérieuses études absorbent toute son attention; et comme la pratique y suit toujours la théorie, comme il apprend en même temps le métier d'officier et celui de soldat, il n'a que peu de loisirs. L'hiver il suit des cours d'application des sciences aux arts militaires, aux constructions, aux fortifications, à la balistique; l'été, il se plie aux manœuvres, s'exerce au polygone, simule des attaques et des défenses, on va lever des plans aux environs de Metz. Ces *levés à la planchette* sont ce que ses travaux lui offrent de plus agréable. Les élèves sous-lieutenants se dispersent par groupes; ils partent, le matin d'un beau jour de printemps, errent dans les champs fleuris qu'arrose la Moselle, fraternisent avec les maires de village, folâtrant avec les jeunes paysannes, et rapportent à la Seille peu de travaux, mais de gais souvenirs.

Au terme de la carrière de l'élève sous-lieutenant de Metz, nous retrouvons, comme à l'école polytechnique, un rude *temps de pioche*, et un examen plus rude encore. Si on ne lui reconnaissait pas la capacité suffisante, il aurait à racheter sa négligence par une année de nouveaux efforts; mais il est à croire que, pénétré de l'importance de l'épreuve, il se sera préparé à la subir, et portera bientôt les épaulettes de lieutenant.

E. DE LA BEDOLLIÈRE.

ÉCOLE DE SAINT-CYR.

Depuis l'âge des premières impressions, jusqu'à celui où le calcul commence à s'introduire dans les décisions de la vie, le goût du militaire s'empare exclusivement du jeune homme. Il ne rêve que tambours battants, musique retentissante, uniformes resplendissants au soleil, chevaux qui piaffent et bondissent sous leurs élégants cavaliers. Il est ébloui par un éclat trompeur. Pour quelques-uns, les séduisantes images de ce prisme mensonger disparaissent avec l'analyse, mais pour



ELÈVE DE SAINT-CYR.

le plus grand nombre, l'illusion ne s'évanouit que lorsqu'ils ont courbé leur tête sous le joug pesant de la servitude militaire, et rongé le mors dont l'acier était caché sous les fleurs. De toutes les vocations, celle de l'état militaire est la plus répandue parmi nous. Interrogeons nos souvenirs, plongeons notre regard dans cette source pure et limpide, où notre enfance se reflète à nos yeux comme dans un miroir. Quels ont été nos premiers amusements ? de nous organiser en bataillons pour combattre, armés de boules de neige ; de défilier au trot, à cheval sur un manche à balai ; de couvrir nos jeunes têtes d'une coiffure militaire, ou de nous attacher au sabre d'un soldat. Parmi les cadeaux sans nombre qui encombraient nos tables, le jour du premier de l'an d'agréable mémoire, lesquels préférions-nous ? C'étaient certainement nos tambours, nos trompettes et nos soldats de bois. Bien souvent nous avons pris plaisir à les masser en colonne serrée ou à les allonger en files sur des baguettes, ouvrant et diminuant à volonté les angles de leurs articulations mobiles. Qui de nous n'a pas passé plus de temps à disposer l'une contre l'autre son infanterie et sa cavalerie de plomb, qu'à recomposer les quatre-vingt-six départements sur son jeu de patience ? Enfants, nous avons appris bien des leçons avec ardeur, dans le seul espoir d'obtenir un canon de cuivre, ou bien un cheval à bascule pour pouvoir, écuyers naissants, chevaucher et dévorer l'espace par le mouvement accéléré de ses oscillations circulaires. Oui, pour l'enfance il existe un charme magique dans tout ce bruit du régiment. Les revues, les petites guerres, voilà ses spectacles de prédilection. La musique militaire et les tambours, telle est l'harmonie qu'elle préfère. Souvent ces impressions disparaissent avec le jeune âge, souvent aussi elles ont été tellement profondes qu'elles lui survivent. Cette passion de l'enfant devient alors un ardent amour de jeune homme. Le goût pour l'état militaire se dessine franchement ; la vocation est irrévocable. L'aurore de la vie ressemble à l'aurore du jour, tout y est couleur de rose. L'existence militaire avec ses dangers et ses émotions apparaît couverte d'un manteau de poésie qui nous charme. L'on s'élance dans la carrière comme le chevalier dans le tournoi, sans savoir si dans le combat l'on rencontrera des armes discourtoises, et si la coupe dont on savoure le miel ne renferme pas de l'absinthe. Mais faisons trêve à des réflexions qui pourraient devenir amères, et suivons les débuts du jeune homme qui entre dans l'armée en passant par la rude étamine de l'école militaire.

Chaque année, les élèves admis par voie de concours à l'école de Saint-Cyr arrivent à Paris dans les premiers jours de novembre. A cette époque, les voitures de Versailles sont constamment pleines : c'est une allée et venue continuelle de futurs officiers. Collégiens, fashionables des boulevards, enfants timides et naïfs, sortis pour la première fois de leur province, et ouvrant de grands yeux à la vue de Paris et de ses merveilles, tous sont destinés aux mêmes jouissances et aux mêmes peines. Leur famille les accompagne. Là, ce sont des mères dont le cœur se brise à l'idée de la séparation et des vexations de la *brimade* ; de vieux pères à moustaches, qui donnent à leurs jeunes fils des conseils fondés sur une longue expérience ; des jeunes filles qui serrent la main de leurs frères, et soutiennent leur courage par de douces paroles. Anges de consolation, qui, sous une frêle enveloppe, cachent une âme tou-

jours énergique et dévouée. Bientôt un omnibus à dix places, trainé par une rosse, que l'on zèbre à coups de fouet, se dirige vers *le fatal bahut*¹. A droite, au haut d'un monticule, un vaste, bâtiment entouré d'une cour murée frappe vos regards. A ses fenêtres grillées, l'on serait tenté de le prendre pour une prison ; l'on se tromperait étrangement, car c'est l'infirmerie, l'oasis du désert, le paradis terrestre. Quelques pas plus loin, une porte cochère, portant une inscription de lettres blanches sur un fond noir, indique l'entrée de l'*école spéciale militaire*.

Le seuil de cette porte fatale une fois franchi, adieu tous les plaisirs ! Que l'espoir pendant deux ans soutienne votre courage, malheureuse chrysalide, destinée à souffrir. Au bout de ce terme, vous vous envolerez dans le sein de vos familles, papillons aux ailes veloutées et étincelantes d'or et d'argent, car l'épaulette, les aiguillettes et les cordons dorés formeront votre parure.

L'école, enterrée pour ainsi dire au milieu du village de Saint-Cyr, est écrasée par la colline qui mène aux étangs de Trappes, et sur laquelle serpente la route de Paris à Rambouillet. La situation en est triste : ses murs élevés, leur teinte noirâtre, sa sombre couverture d'ardoises, ses fenêtres grillagées lui donnent un aspect sévère. Bâtie sous Louis XIV, par madame de Maintenon, elle se compose de cinq cours intérieures et d'une seconde enceinte où les élèves manœuvrent. Au delà, l'on trouve le polygone et la campagne. Dans le principe, c'était un couvent de jeunes filles nobles, sa destination a bien changé depuis. Les bâtiments existent encore ainsi que le petit pavillon qu'habitait cette souveraine. Souvent elle y venait, au milieu de ses chères élèves, se reposer dans la solitude, et fuir le tumulte de la cour. Du haut de ce pavillon, l'on aperçoit le palais de Versailles. Six urnes sont encore debout sur le toit à l'italienne ; leurs flammes de pierre, symbole de constance et d'amour pour le roi, sont toutes tournées vers le château. Ce logement est celui du général. L'église est devenue grave et silencieuse : l'orgue ne soupire plus sous ces voûtes qui retentissaient autrefois des cantiques des jeunes filles ; cependant, chaque dimanche, on y dit une basse messe à laquelle toute l'école assiste. Ces corridors, que de timides vierges traversaient d'un pas léger, semblables à de blanches ombres, et dont le silence n'était troublé que par le bruit du frôlement des robes, résonnent maintenant sous les souliers ferrés des Saint-Cyriens, marchant en cadence. Les échos des dortoirs ne redisent plus les prières. Aux réponses des litanies a succédé la chanson tant soit peu leste de l'élève qui *astique* son fusil ; au réfectoire, plus de saintes et édifiantes lectures, plus de conversations à voix basse, plus de chuchotements ; c'est un tumulte de voix qui se croisent et s'entrechoquent. Dans ces immenses greniers qui ont entendu les vers harmonieux de Racine, dans ces lieux où Esther eut pour la première fois les honneurs du triomphe et de la scène, devant toute la cour de Louis XIV, les rats courent en liberté, l'araignée file sa toile en silence.

Dans les cours, l'on n'entend plus le murmure des conversations, doux et confus

¹ L'on appelle *bahut* à Saint-Cyr le coffre placé près du lit, et dans lequel on met les broses. Mais ce mot a la même signification que *chose*, *machine*. On s'en sert pour exprimer tout. Bahuteur, bahuter, bahut, ont une extension illimitée, et qui se reproduit à chaque instant dans la conversation des élèves.

comme le bourdonnement d'un essaim d'abeilles; l'air est rempli par les cris des Saint-Cyriens, qui entonnent de toute la force de leurs poumons les commandements de la théorie. Les frais ombrages, les bosquets mystérieux ont disparu, ces allées de charmilles, dépositaires de tant de naïves confidences, ont subi le même sort. La hache a coupé le tronc des arbres : les potagers nécessaires à l'entretien de l'école ont pris leur place. Tout a été nivelé pour la manœuvre. Le magasin à poudre, la salle d'artifice, se sont élevés sur l'emplacement des tonnelles; les canons à la bouche béante dorment à l'endroit où se balançaient les escarpolettes; les boulets, les obus, sillonnent ces prairies où paissait le troupeau du couvent, et le lièvre poursuivi dans la campagne vient parfois au polygone chercher un gîte dans les trous creusés par la chute parabolique de la bombe.

Lorsqu'elle est plongée dans le sommeil ou dans l'étude, l'école ressemble à un cloître désert et silencieux. Quelques instants après, les clameurs de quatre cents jeunes gens qui crient et commandent, la détonation de leurs armes dans les manœuvres, le bruit terrible des mortiers et des canons qui grondent, la remplissent de tumulte : on dirait celui d'une ville révoltée. Les anciens noms des cours ont été effacés depuis longtemps, à l'exception d'un seul; on n'a pas voulu être ingrat envers la fondatrice : la cour de Maintenon existe encore. Les autres ont changé de nom avec les époques; elles ont suivi la destinée de ces vaisseaux en construction qui, debout sur leurs chantiers, voient passer les révolutions, par chacune desquelles ils sont baptisés et débaptisés tour à tour. Avant celle de 1830, les princes de la famille déchue venaient souvent voir manœuvrer *le premier bataillon de France*¹. Il y avait alors la cour de Madame, la cour de Bordeaux; elles s'appellent maintenant cour de Wagram, d'Orléans, de Nemours. Les fils du roi honorent aussi quelquefois l'école de leur présence.

Suivons maintenant le nouveau venu dans les épreuves successives de son pénible noviciat. — La première visite est pour le général. Un tambour de service vous conduit ensuite chez le perruquier, dont les ciseaux ont bientôt fait tomber cheveux, barbe et moustaches. L'ordonnance du 2 mai 1853 est ennemie jurée des longs cheveux, et les moustaches du *recrue*² sont impitoyablement proscrites par l'*ancien*.

La fatale toilette commence; il faut vous dépouiller de vos habits de *pékin*³, pour revêtir l'uniforme et les *galettes*⁴ du *pousse-caillou*, dont l'état vous fait cadeau, moyennant la modique somme de 750 francs, laissée préalablement par votre père chez le trésorier, et destinée à l'achat du trousseau. Dans l'uniforme, une chose

¹ Autrefois, lorsqu'une sentinelle venait reconnaître l'école, le tambour-major, placé à la tête, répondait : *Premier bataillon de France*. Depuis 1830, la garde nationale marche avant l'armée; l'on répond au qui vive : *École spéciale militaire*. Autres temps, autres mœurs!

² Que les grammairiens ne nous jettent pas la pierre pour avoir transposé le genre du mot *recrue*; nous avons voulu conserver autant que possible la couleur locale et les expressions usitées à Saint-Cyr.

³ Mot que le militaire emploie pour désigner tout ce qui n'est pas l'armée. A Saint-Cyr, on dit *être pékin d'un cours*, pour être libre, être débarrassé d'un cours, l'avoir enterré. « D'où viens-tu? — De bahuter à Paris. — Qu'as-tu fait? — J'ai élaboussé le pékin. »

⁴ Épaulettes du soldat du centre. A Saint-Cyr, les bons sujets ont avec du travail celles du grenadier. Les mauvais sujets restent galettes pendant deux ans.

préoccupe singulièrement : je veux parler d'une broche de fer assujettie à une chaîne de cuivre, qu'on attache au deuxième bouton. Au premier abord, vous prenez cela pour un cure-dent, vous ignorez encore à quels nombreux usages vous servira par la suite cet instrument, qui n'est autre chose que l'*épinglette*; l'épinglette, chère à l'ancien, apanage de sa domination tyrannique, et proscrite au *recrue jobard*¹; l'épinglette que l'*officier*² vous *chippera* plus d'une fois pour débourrer sa pipe et fabriquer des chaînes, par-dessus lesquelles vous sauterez le saint jour de l'extinction des *brimades*. Ainsi *ficelé*, la métamorphose est complète, vous êtes devenu une horrible chenille. — Allons, jeune homme, un dernier baiser à vos parents, un dernier baiser sous lequel votre cœur gonflé de tristesse est prêt à s'abîmer; mais la sensibilité doit paraître chose inconnue : versez une larme furtive, et retenez celles qui veulent s'échapper; plus tard, dans le silence de la nuit, vous leur donnerez un libre cours, et je vous le prédis, vous en verserez en abondance. Une porte s'est refermée, vous voilà seul; malgré votre courage, vous frissonnez involontairement. Le guide vous conduit au cabinet de service. En chemin, vous avez déjà dans les corridors rencontré deux ou trois anciens qui, le bonnet de police sur le côté, les mains dans leur *fausse-manche*³, vous ont regardé d'un œil farouche, et se sont ensuite éclipsés pour aller dans la cour répandre la nouvelle de votre arrivée. Sur un ordre du capitaine, arrive un ancien de votre compagnie. Cet ancien, c'est votre *instructeur*; pendant un an, vous lui devez le respect et l'obéissance d'un fils pour son père. Il sera votre protecteur pendant les brimades, il vous apprendra comment on *astique* son fusil, et comment *on bahute son lit dans le bon style*. Il est aussi chargé de votre éducation militaire. Après s'être informé de votre nom : « N'ayez pas peur de la brimade, vous-dit-il, on n'en meurt pas; mettez votre bonnet de police bien perpendiculairement, rentrez le gland; donnez-moi votre épinglette, ne faites pas l'amateur et tout ira bien. » Après cette courte allocution, il vous prend le bras, vous vous laissez conduire.

Cependant la nouvelle de votre arrivée s'est déjà répandue, on vous attend avec impatience. A peine avez-vous paru, qu'une vedette vous signale, en criant : *Un recrue!* Ce mot produit un effet magique : aussitôt le cercle des promeneurs est rompu, soixante anciens se précipitent sur vous. La terrible *brimade* commence, il faut boire le calice jusqu'à la lie. « Votre nom ! monsieur ! votre nom ! s'écrient en vous bousculant, et d'un air de furie, vingt anciens à moustaches, dont la tête est couverte d'un bonnet de police cassé, crasseux, culotté comme une vieille pipe, et posé d'une manière tellement oblique, qu'il masque tout le sourcil et une partie de l'œil droit. — « Votre nom ! volaille ! votre nom ! vilain recrue ! vous disent-ils en vous mettant le poing sur la gorge. Votre nom ! monsieur !... cent fois ! deux

¹ Imbécile. Ces deux mots sont sans cesse accouplés.

² L'ancien se donne le titre d'officier.

³ La fausse manche est un plastron de toile bleue avec des manches. On le met pour préserver l'habit; chacun porte en blanc le numéro matricule de l'élève auquel il appartient. Quand il fait froid, elles servent à abriter les mains. On y met ses théories, son mouchoir, son tabac : c'est, en style saint-cyrien, un *capharnaüm* général.

cents fois, jusqu'au commandement de *roulement*. Allons, monsieur, tâchez de vous dépêcher, *l'officier* s'impatiente. » Et le recrue, dans son effroi, répète son nom avec volubilité, jusqu'à ce que sa langue desséchée ne puisse plus articuler de sons. « Oh! quel nom! monsieur! vous auriez bien fait de le laisser au magasin, et d'en prendre un autre! A l'envers maintenant, peut-être sera-t-il moins laid? » Et le recrue, de se soumettre aux ordres et aux menaces. Non content de cela, l'ancien le fait répéter encore en commençant par le milieu, puis en le faisant entremêler de quelque grossière épithète, telle que *dindon*, *melon*, et autres analogues. Si le malheureux hésite ou refuse, l'exaspération des *brimeurs* va crescendo; et si l'instructeur n'a pas d'énergie, le recrue est traité d'une manière brutale; sinon, ils se bornent à des sottises. — *Ah! monsieur fait l'amateur! on vous cotera! monsieur! on vous cotera!* Et le recrue de courber sa tête devant la force, et de répéter son nom au milieu des huées générales. Les premiers, fatigués, laissent la place à d'autres. — *Qu'êtes-vous venu faire ici au bahut spécial?* Et le recrue, dans son ingénuité, de répondre : *Je suis venu dans l'espoir d'être officier!* A ce mot, la fureur des anciens est à son comble; eux seuls se réservent ce titre. *Officier! vous! monsieur! januis! vous ne serez que caporal-tambour au bout de trente ans de service, avec notre protection encore!* Bref, pendant une grande heure, la *brimade* continue avec cette violence, et sur ce tou qui, comme on le voit, s'éloigne tant soit peu de celui de la bonne société. Nous faisons grâce de tout le reste à nos lecteurs. Etourdi par toutes ces brusques apostrophes, terrifié par ces figures rébarbatives des *féroces* anciens, dont chaque tête vous produit l'effet de celle de Méduse, le temps de la récréation semble un siècle. Enfin un roulement de tambour fait rentrer dans l'ordre ces taureaux furieux. Il était temps : quelques instants de plus vous tombiez suffoqué par les larmes et la colère. En vain, dans la foule, vous cherchez une figure d'ami, vous êtes un agneau tombé dans une ménagerie; tous les animaux, jusqu'à l'âne, viennent vous donner un coup de pied. Il se passe alors en votre esprit d'atroces projets de vengeance pour l'avenir. Il n'y a pas un recrue qui ne désirât dans ces moments un duel à mort avec un des anciens qu'il a remarqués, déployant contre lui le plus d'acharnement. A la tempête a succédé le calme, un coup de baguette a été le *Quos ego* qui apaise les flots en courroux. Vous êtes en étude, assis sur un banc de chêne, les coudes appuyés sur une table noircie par l'encre. Que de tristes réflexions viennent vous assaillir! S'il en était temps encore, vous renoncerez à l'école.

Le tambour bat, vous quittez à regret cette salle, qui pendant deux ans sera votre seul plaisir, votre unique consolation. De l'étude on passe au réfectoire, vaste salon

¹ *Faire l'amateur*, vouloir se rebiffer, ne pas se soumettre aux vexations.

² Il faut lire ce paragraphe et les autres analogues d'un ton fort haut, et grossissant la voix pour effrayer le recrue, avec volubilité et d'un ton légèrement *canaille*.

³ Les brimeurs ont des listes sur lesquelles ils inscrivent les noms des récalcitrants pour s'acharner davantage après eux. *Cote*, *coter*, veut dire proprement la note que le professeur vous donne pour vos réponses à ses interrogations. 0 est la plus mauvaise, 20 est la meilleure.

⁴ A Saint-Cyr, on donne ce nom aux jeunes gens des écoles préparatoires de Versailles qui se destinent à Saint-Cyr et portent l'uniforme.

soutenu par deux rangs de colonnes. Entre elles et les murs, une quarantaine de tables rondes de douze couverts sont disposées les unes à côté des autres ; votre place est marquée à l'une d'elles. La brimade recommence, mais d'une manière plus paisible. C'est du reste un supplice d'une autre sorte : cuiller et fourchette, tout vous est enlevé ; il vous faut manger les baricots un à un avec l'épinglette et à travers le rond de la serviette, puis tourner la salade les coudes au corps, faire hommage de votre viande à l'ancien pour son *cornard*¹, boire du vinaigre au lieu de vin, puis faire la nomenclature du quinquet suspendu au milieu de la table, et une foule d'autres choses plus ou moins insignifiantes. Le souper terminé, l'on se rend dans les salles, le demi-bataillon de droite, ou les *chameaux*² dans l'une, celui de gauche, ou les *graines*, dans l'autre. Quelques lampes fumeuses jettent une triste clarté sur la récréation qui consiste à tourner par groupes de quatre à cinq autour du *rond*. Les gradés ont seuls le droit de se promener dans l'intérieur. Les anciens peuvent le traverser, le recrue n'obtient jamais cette faveur. Il doit tourner sans cesse sur la circonférence de cette roue d'Ixion : la franchir est la plus grave insulte qu'on puisse faire aux anciens. Le *rond* est un sanctuaire interdit pendant un an aux pieds profanes du recrue. Les jours de celui qui braverait cette interdiction ne seraient pas en sûreté : peut-être serait-il lapidé comme saint Étienne ; autant vaudrait cracher au visage des anciens ou arracher la barbe d'un musulman. Avant l'abolition de la terrible *presse*³, ce châtement était l'inévitable punition de cet outrage. Bien des duels à la sortie n'ont pas d'autre motif. Le recrue tourne donc sans cesse, et la brimade recommence pour lui avec fureur. Il préférerait, je crois, le supplice des damnés qui, dans un des cercles de l'enfer du Dante, restent immobiles sous leur manteau de plomb, aux outrages dont il est abreuvé pendant cette heure fatale qui a suffi à chaque ancien pour lui faire une blessure plus ou moins profonde. Enfin, la retraite sonne, l'on monte en silence au dortoir : chacun se couche, le bruit s'apaise par degrés. Avec quel bonheur l'on s'enfonce dans les draps, jamais lit de plumes ne vous a paru plus doux que votre couchette de fer et les deux matelas aussi minces que du parchemin sur lesquels vous dormirez pendant deux ans.

Les larmes comprimées jaillissent en abondance et soulagent le cœur. *Adieu, mon beau passé ! adieu, ma douce vie de famille ! ad... Pam !* un sac d'une quinzaine de livres, poussé par une *canaille*³ d'ancien qui couche de l'autre côté de la cloison, vous arrache à vos rêveries et vous rappelle que vous êtes en enfer au milieu des diables. La nuit prochaine, ce sera une vexation d'un autre genre, comme de l'eau froide jetée dans les draps ou bien le supplice de *l'omelette*. Voici en quoi il consiste. Au milieu de votre sommeil, quatre vigoureux anciens saisissent votre lit, et le retournent comme une *omelette*. L'on se réveille alors en sursaut la face contre

¹ Comme au déjeuner et au goûter on ne mange que du pain sec, on économise sur son dîner, et l'on fait ce qu'on appelle un petit *cornard*.

² *Chameaux*, les grands. *Les graines*, les petits ; de la graine à faire des grands.

³ Châtiment terrible qui n'existe plus. On jetait le recrue dans une encoignure, et on se ruait sur lui, on le pressait avec les coudes. Quelques-uns ont eu les côtes défoucées.

⁴ A Saint-Cyr, on se sert de cette épithète à tout bout de champ.

terre, portant sa couchette sur son dos comme la tortue sa carapace. Il est rare qu'on s'en retire sans avoir un œil poché et la figure abîmée.

Cependant, l'aube n'a pas encore paru, le coq n'a pas encore chanté, et déjà la diane retentit. Allons vite, à bas du lit ! car vous n'avez pas une seconde pour jouir de cet état de somnolence plus doux que le sommeil même. Cette vie de misère dont nous ne traçons qu'une légère esquisse va continuer pendant un mois.

Au bout de quelque temps, les recrues qui commencent à se connaître conspirent contre la tyrannie, et conviennent de secouer le joug. Au silence qui règne, les anciens ont deviné qu'un orage les menace, et se tiennent sur la défensive. Un beau jour, le plus décidé de tous les recrues met son bonnet obliquement, un ancien veut le redresser, la bataille s'engage, l'éruption du volcan éclate d'une manière terrible. Les pieds, les poings, quelquefois les pierres jouent un rôle sanglant. Personne ne reste sur le carreau, mais l'infirmerie reçoit bon nombre de blessés. L'autorité intervient, sépare les combattants et jette les anciens à la salle de police. Les recrues ont aboli l'esclavage et conquis leur liberté. Lorsque les choses se passent de la sorte, les haines entre les deux promotions subsistent longtemps ; elles survivent à l'école et engendrent des duels meurtriers. D'autres fois la brimade finit d'une manière plus douce. Le jour de l'affranchissement est marqué d'avance. Pendant ceux qui le précèdent, les recrues s'y préparent par le jeûne et l'abstinence. A table on leur fait réciter de plaisantes prières et de burlesques litanies composées *ad hoc*. Dans les dortoirs les anciens ordonnent des promenades nocturnes dont la tenue est réglée par un ordre. Presque toujours elles s'exécutent dans un état de nudité aussi complet que celui du ver. Le fusil, le sac et la giberne, sont l'équipement de rigueur. Dans la cour Wagram, au milieu d'un petit quinconce de tilleuls, deux *galettes* sont clouées depuis une éternité au tronc d'un arbre. Il faut, avant d'être affranchi, rendre hommage à ce symbole. Tous les recrues défilent devant elles au pas cadencé, les saluent avec respect, et sautent ensuite une barrière formée par des chaînes d'épinglettes, provenant des vols faits aux malheureux. Il y en a qui ont quelquefois une centaine de mètres. Cette cérémonie est pour eux celle du baptême, ils sont régénérés. Les recrues obliquent et commencent à *bahuter*. La fusion s'opère insensiblement, et la promotion de la *comète* fraternise avec celle de *Constantine* ou de *Mazagran*. Ainsi finit la *brimade* dont la peinture que nous venons de faire est bien au-dessous de la réalité.

Cet usage singulier et barbare s'est transmis depuis longues années d'une promotion à l'autre. L'*absorption* de l'école polytechnique, les épreuves franc-maçonniques, la bienvenue que les recrues des régiments payent à leur arrivée au corps, ont quelque ressemblance avec la *brimade* de Saint-Cyr ; mais toutes ces vexations ne sont que des roses en comparaison. Les suites de la *brimade* sont funestes. Elles engendrent des haines invétérées et détruisent l'esprit de corps qui fait la force des armes spéciales, et qui a pris sa source dans cette espèce de franc-maçonnerie secrète, qui lie entre eux les anciens élèves de l'école polytechnique. En compensation de graves inconvénients, elle n'offre qu'un minime avantage, celui de niveler tous les caractères, de détruire leurs aspérités en passant sous ce laninoir,

et de déraciner l'orgueil et la fierté que certains élèves, favorisés par la naissance ou la fortune, apportent en entrant à Saint-Cyr. L'abolition de cet usage est du reste très-difficile, car il a poussé de profondes racines. A l'école impériale de Fontainebleau, ces vexations étaient encore bien plus fortes qu'à Saint-Cyr. Plusieurs malheureux recrues se sont vus suspendus des heures entières à des fenêtres d'un second étage et enfermés dans des sacs à distribution ; à d'autres, on allait jusqu'à leur prendre mesure d'habits avec des pointes de compas. Depuis un an, la *brimade* a été suspendue, et les anciens, malgré tous leurs efforts, n'ont pas encore pu parvenir à *régénérer le système*. Le général a adopté pour cela le seul moyen possible. Il a isolé les différentes promotions. Les anciens qui, par suite de la récente augmentation du nombre des élèves, ne sont que cent quinze, pour près de cinq cents recrues, sont relégués dans une petite cour, et n'ont aucune espèce de relation avec les nouveaux venus. Ce système durera-t-il longtemps encore ? c'est ce que l'on ne peut prévoir. Il est en contradiction avec le principe fondamental qui, depuis la formation de l'école, avait été la base du genre d'éducation de chaque élève. Ce système consistait à charger chaque ancien de l'instruction militaire d'un recrue. Le jeune élève auquel, à son arrivée au corps, on faisait le reproche, souvent mérité, de ne pas avoir le ton du commandement et de ne pas être au fait des détails du service intérieur de sa compagnie, méritera ces reproches à de plus justes titres encore. L'intention est bonne, peut-être les résultats n'y répondront pas d'une manière satisfaisante. Peut-être en voulant éviter un abus est-on tombé dans de graves inconvénients. Du reste cet essai n'a pas encore été consacré par l'usage ; l'avenir seul décidera si la *brimade* et ses inconvénients n'étaient pas préférables à ceux du système nouvellement adopté. Une fois que les anciennes traditions seront perdues, on reviendra sans doute au mode suivi précédemment. La *brimade* sera morte à tout jamais. Une juste sévérité, une surveillance de tous les instants, quelques exemples donnés à propos suffiront pour empêcher ces coutumes barbares de reprendre racine. La discipline et l'esprit de corps auront ainsi gagné leur procès.

Ce temps d'épreuves expiré, la vie de l'école reprend pour tout le monde son cours fatigant et monotone. Tous les jours de ces deux années se ressemblent comme les graduations d'un cercle. C'est une série continue de classes, de théories et de manœuvres qui, depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, tiennent en haleine le futur officier. Il faut qu'il gagne laborieusement ses épaulettes. Dans les rangs la moindre négligence est punie.

Insensiblement les caractères des nouveaux venus se dessinent d'une manière saillante. Anciens et recrues, tous prennent les mêmes allures, adoptent le même langage, alors apparaissent des types principaux que l'on peut ranger dans les catégories suivantes

En première ligne le *baluteur*, la *pratique* ou *sujet*. Cette catégorie est la plus nombreuse et la plus difficile à conduire ; elle est redoutée par les adjudants et chérie par les marchands d'eau-de-vie et de tabac, denrées dont elle fait une effrayante consommation. Les baluteurs ont un goût particulier pour la pipe ou *bouffarde*. Les uns payent 8 et 40 francs une pipe d'un sou bien culottée ; les autres se font scier

des dents pour pouvoir l'*encastrer* plus facilement dans la bouche. Ils parlent l'argot de Saint-Cyr dans toute sa pureté. Ils se reconnaissent à la longueur du gland de leur bonnet de police et à l'exagération avec laquelle ils obliquent ; un tuyau de pipe qui passe par mégarde de leur poche leur fournit souvent l'occasion de *grimper* à la salle de police. Du reste le bahuteur a le goût essentiellement militaire. Il remporte les prix à la cible et abat le *tonneau* au polygone. Il tient à honneur de rester *gallette* pendant son séjour à l'école. La seconde année, il est en opposition avec les gradés qu'il appelle par dérision marchands de *peaux de lapin*, et il *brime* le recrue à *mort*. Après lui vient le *fanatique*, ressemblant au premier pour les allures, mais un peu plus travailleur par crainte de la *fruit-section*. Ses plaisirs favoris sont d'astiquer son fusil et de commander l'exercice. Les *guerriers* marchent ensuite : c'est une classe paisible et débonnaire, calme dans le beau temps, et faisant quelquefois sa part du tumultuaire vacarme. Elle passe inaperçue, échappe à tous les naufrages et arrive très-gaïement au port.

Puis enfin la classe des *potasses* ou *travailleurs*, nommés aussi *mauvais soldats* ; ils se complaisent dans le travail, sont très-bien *cotés* dans leurs cours et très-mal par leurs capitaines, car leur tenue est généralement fort négligée. La seconde année, les trois dernières catégories alimentent la classe des *gradés*, classe réprouvée par tous les bahuteurs. Leur position est très-délicate. Étant en contact immédiat avec leurs camarades, suivant les mêmes cours et destinés au même sort ; forcés, d'un autre côté, par les exigences de la discipline de les punir quelquefois avec sévérité, il leur faut du sang-froid, de l'énergie et de la justice. Bien peu parviennent à se concilier et l'estime de leurs chefs et l'amitié de leurs camarades. L'an dernier, une révolte sérieuse, à la suite de laquelle un nombre considérable d'élèves fut expulsé, éclata par suite de la haine qu'on portait à un des sergents-majors.

Depuis la promulgation de l'ordonnance royale de 1852, qui a permis aux soldats et sous-officiers des régiments, qui auraient moins de vingt et un ans d'âge, de se présenter à l'école, un grand nombre de ces derniers est entré chaque année à Saint-Cyr. Ils travaillent généralement avec beaucoup d'assiduité. Étant plus âgés et ayant joui d'une liberté plus grande que ceux de leurs camarades qui sortent du collège, ils supportent avec plus de résignation les exigences du service de l'école. Beaucoup d'entre eux possèdent déjà l'habitude du commandement ; aussi sont-ils généralement investis des fonctions délicates de gradés. Dans le principe, l'amalgame fut très-difficile à faire, mais maintenant la fusion est opérée complètement, et les sous-officiers sont tout à fait impatronisés dans l'école. Parmi les bourses nombreuses que l'état et S. A. R. le duc d'Orléans affecte sur sa cassette particulière aux jeunes gens qui ont été reçus par les examinateurs, et auxquels leurs moyens de fortune ne permettent pas de payer le prix annuel de la pension, beaucoup jouissent de cette faveur. Tous s'en montrent dignes et acquittent, par leur travail et leur conduite, la dette de la reconnaissance. Le régime de cette petite colonie militaire ayant beaucoup de ressemblance avec celui des collèges, leurs mœurs doivent s'en ressentir. Comme au collège, en effet, l'on aime avec passion le fruit défendu : beaucoup ne fument que pour ce motif.

Ceux qui s'ennuient à l'exercice ont un talent tout particulier de tomber en laiblesse, c'est ce que l'on appelle faire *carpe frite*. Au corps de garde ils inventent tous les moyens de se divertir. Le vin chaud fabriqué avec de l'abondance dans laquelle on plonge la consigne du poêle, après l'avoir fait rougir, ne contribue pas peu à monter leur imagination. Quelquefois la noce est complète. Lorsqu'un cochon échappé de la basse-cour vient s'égarer près du poste, le factionnaire l'a bientôt enfilé avec sa baïonnette. Une demi-heure après, l'animal cuit sous la cendre comme une pomme de terre.

Enfin nous ne redirons pas toutes les espiègleries qui se font à Saint-Cyr. Rassemblons nos souvenirs de collège, nous en aurons une idée.

La sévérité de la discipline contient toutes ces jeunes têtes, mais souvent la tranquillité disparaît avec la rapidité de l'éclair. Tout à coup une trombe vient s'abattre sur l'école, l'orage mugit et éclate sans qu'on ait pu le prévenir. C'est un grain qui passe sur un navire sans qu'on ait eu le temps de carguer les voiles.

En un instant une étincelle a allumé un vaste incendie. L'école est en pleine révolte. Sur un bruit, sur un mot, les têtes se montent et s'exaltent. L'autorité méconnue est souvent outragée. Une heure après tout est apaisé, tout est rentré dans l'ordre : la révolte n'avait pas de but, elle est morte d'elle-même. Un moment de vertige a précipité dans l'abîme de malheureuses victimes. Chaque fois une vingtaine d'élèves expient la faute générale, sont renvoyés soldats dans des régiments, et perdent l'épaulette qu'ils étaient sur le point d'obtenir. Terribles punitions qui, malheureusement, ne produisent aucun effet.

Le personnel de l'école est fort considérable. Le nombre des élèves, depuis la récente augmentation de l'effectif de l'armée et la création des nouveaux régiments, a été presque doublé, et porté à près de six cents. Quant à l'état-major des officiers et professeurs, il est composé de vingt-trois chefs militaires et de vingt professeurs civils. L'ensemble des cours professés à l'école militaire par des hommes de mérite est nombreux et forme un système d'éducation complet, dont tous ne profitent pas également, car chaque année l'on est obligé de faire des *fruits secs*.

L'éducation militaire y est poussée jusqu'à ses dernières limites. Par la précision de ses manœuvres l'école mérite le titre de *premier bataillon de France*. Aucune autre ne peut rivaliser avec elle. Chaque élève commande la manœuvre. Lorsque vient le tour d'un gradé ou d'un chef détesté, on convient de lui donner une *muette* ¹. Dans ce cas, au lieu de punir, il faut avoir du tact et faire comme le colonel B***. — *Faites croiser la baïonnette!* dit-il au sergent-major. *Croisez baïonnette*. Les armes sont abattues avec ensemble, mais sans bruit. *Messieurs*, s'écrie le colonel, *c'est un mouvement tout français que celui de croiser la baïonnette. Faites recommencer*. — Ce seul mot fut suffisant, il avait touché la corde sensible. Les armes furent abattues avec vigueur et résonnèrent fortement. C'est ainsi qu'en parlant à la jeunesse un langage qu'elle aime, on excite sa sensibilité et son enthousiasme. Jamais on ne fait un appel inutile à ses nobles senti-

¹ Exercice dans lequel par espièglerie on ne fait pas résonner ses armes.

ments, et à Saint-Cyr moins que partout ailleurs. Parmi les nombreux élèves qui ont courbé leur tête devant la brimade, un seul a été respecté, c'était un jeune orphelin dont le père s'est immortalisé dans la défense de Vincennes. Les pauvres du village verseraient bien des larmes si l'école n'existait plus, car les souscriptions en leur faveur y sont nombreuses et abondantes.

Les procédés délicats ont toujours subjugué la jeunesse. En 1854, à la suite d'une révolte sérieuse, on annonça la visite du prince royal. Les esprits, travaillés et obéissant à de fâcheuses influences venues du dehors, étaient mal disposés. Le duc fut reçu froidement et en silence. Pas un cri ne se faisait entendre, on y mettait de l'entêtement. Cependant son affabilité l'emporta; l'on était au réfectoire :

« Messieurs, dit-il, avant de vous quitter, c'est un besoin pour moi de vous féliciter encore sur la précision de vos manœuvres et les beaux résultats obtenus par vous au polygone; je porte un toast qui trouvera de l'écho, j'en suis sûr... *A la gloire de l'armée française!* Les élèves ne purent y tenir, sa voix fut aussitôt étouffée. *Vive le duc d'Orléans!* cria toute l'école avec enthousiasme, et le prince repartit au milieu des acclamations générales.

Il serait à désirer que tous ceux qui sont à la tête de la jeunesse sympathisassent avec elle; malheureusement il n'en est pas ainsi. Souvent ils ne savent pas la comprendre. Malheur à eux, car l'arme du ridicule fera bien des fois à leur amour-propre de profondes blessures. Les jeunes gens ont un tact inouï pour saisir le côté faible, et trouver le défaut de la cuirasse. Bien peu de chefs échappent à leur amère critique, aussi sont-ils surchargés de sobriquets sous lesquels leurs véritables noms disparaissent. *Jacques, Boyau, Choc en retour, Toto*, vivront autant que l'école.

La manœuvre favorite des élèves est celle du canon; la vue de la campagne, d'un horizon de verdure plus étendue que celui de la cour triste et ennuyeuse où ils sont continuellement renfermés, l'odeur de la poudre, le bruit imposant de la canonnade; ces fonctions d'artilleur qui flattent leur amour-propre, les transportent sur les ailes de l'imagination au milieu des champs de bataille, et leur donnent un avant-goût des terribles et saisissants épisodes de la guerre; la joie qu'ils éprouvent à voir les tonneaux fracassés et les cibles voler en éclats: tout, en un mot, leur fait trouver aux exercices du polygone un charme indéfinissable. *Les écoles* sont fort belles, chaque année une dizaine de tonneaux sont abattus. Chaque tonneau abattu vaut les honneurs du triomphe à celui qui a pointé le mortier. Le vainqueur, porté sur les épaules et reconduit au bruit des tambours, est, comme Bacchus, assis sur un tonneau; la seule différence, c'est qu'il est couronné de lierre au lieu de pampres, et que le tonneau est vide au lieu d'être plein de vin. Pour compléter l'ovation, tous les élèves, porteurs de branches d'arbre, le suivent sur une longue file. A un signal donné, les deux rangs accourent en avant, et forment une immense ligne de bataille, qui marche au pas cadencé en chantant la chanson de *l'Officier*, sur l'air de celle qui commence ainsi :

Nous sommes de l'ordre de saint Bernardin,
Nous nous couchons tard, nous levons matin.

A un second signal, les deux extrémités de la ligne accourant l'une vers l'autre, on exécute des rondes autour du triomphateur qui, pendant ce temps, est secoué sur son tonneau au son de la chamade. En 1854, le prince royal vint inspecter l'école. Après la manœuvre il passa au polygone. *Monseigneur*, lui dit le général, *j'espère que mes jeunes gens vont vous ruiner.* — *Je le souhaite.* répondit le prince avec affabilité, *je dirai plus, j'y compte. J'ai de quoi ne pas être pris au dépourvu. Allons, je vais donner le signal.* Le duc s'approcha de la batterie de siège et pointa une pièce de vingt-quatre. Le boulet perça la cible et effleura le petit cercle noir du milieu. Toute l'école applaudit à son adresse. *Bravo*, lui dit le général, *je crois, mon prince, que nous serons vos débiteurs.* Les élèves, électrisés, rivalisèrent d'adresse; les coups furent admirables et portèrent presque tous. A la première salve des mortiers, les bombes tombèrent au pied de la perche; au commencement de la seconde, le tonneau fracassé vola en éclats. Le duc applaudit vivement, et après avoir donné de sa main une magnifique paire de pistolets au vainqueur, il suivit à pied son cortège.

Autrefois, dans les grandes occasions, on faisait une école nocturne. Le bruit des canons rompant de leur voix majestueuse le silence de la nuit, les bombes sorties de la gueule embrasée des mortiers, décrivant dans l'obscurité une courbe lumineuse, l'obus aux ricochets multipliés, semblable à un immense serpent de feu, l'incendie allumé par ces projectiles enflammés: tout contribuait à rendre ce spectacle magnifique et imposant comme ceux qui rappellent la guerre. Cette coutume a été abolie depuis peu. Une année l'école eut ses salles de bal et de spectacle. La société de Paris s'y porta en masse. Les tentures du garde-meuble, les lustres de Trianon, l'arsenal de Vincennes, contribuèrent aux décorations. Ce fut un admirable coup d'œil de voir étinceler aux feux de mille bougies, des rosaces de lames de sabres et de pistolets, des girandoles de baguettes et de baïonnettes, des colonnes de canons de fusils tordus en spirales, des trophées de casques et de cuirasses. Un baluteur à moustaches remplissait dans la pièce de *Michel et Christine* le rôle de *Stanislas*, un jeune homme imberbe, celui de *Christine*. Ces talents improvisés furent bientôt réclamés par un plus vaste théâtre, celui de la guerre; presque tous partirent pour l'Algérie. Étrange fatalité, le timide jeune premier a succombé dernièrement à l'expédition des Haractas! La blonde et fraîche Christine, à sa sortie de l'école, débuta par un brillant combat avec les carlistes qui avaient violé le territoire français. Passé en Afrique avec son régiment, le brave deuxième léger, il partagea tous ses dangers. Mis deux fois à l'ordre de l'armée, décoré au combat d'*Oued-Lateg*, fait lieutenant sur le champ de bataille, il paya de sa vie la prise du col de Teniah, et fut enseveli dans la redoute arabe qu'il avait emportée à la tête de ses braves. Quant au bouffe, sa laideur était devenue proverbiale. *F.....*, lui disait-on, *va en Afrique! tu feras peur aux Bédouins.* Il partit en effet, et en devint la terreur. Mis à l'ordre de l'armée, proposé trois fois pour la croix, sa grande jeunesse y mit toujours obstacle. Une quatrième fois, il voulut la mériter encore, mais deux balles arabes qu'il reçut sur la brèche de Constantine vinrent l'arrêter dans sa carrière de gloire. La croix arriva, il était trop tard! On ne put pas même la déposer sur son cercueil.

Elle fut envoyée à sa famille, triste consolation pour une perte aussi grande. Louis XVIII, en passant en revue cette école, que l'empereur appelait *sa poule aux œufs d'or*, dit à ces soldats du *premier bataillon de France* : *Messieurs, vous avez tous le bâton de maréchal dans votre giberne!* Pourquoi faut-il que la mort ait moissonné si vite ces jeunes héros, marchant sur les traces des *Bedeau*, des *Lamoricière*, et destinés peut-être un jour à réaliser les paroles du roi.

Il y a quelques années, dans les grandes occasions, telles que le premier de l'an et le carnaval, les élèves obtenaient un congé général, ou *sainte Galette*⁴, pendant laquelle ils *bahutaient comme des tigres* dans les spectacles et à l'estaminet hollandais; puis, après *s'être donné une bosse conditionnée*, ils retournaient au *bahut* reprendre leurs travaux. Maintenant la *sainte Galette* est morte à tout jamais. Lors des grandes fêtes, les élèves ont la permission de sortir, mais les conditions exigées pour obtenir cette faveur sont si difficiles à remplir, que fort peu en jouissent réellement. Dans les grandes revues passées par le roi ou les princes de la famille royale, l'école de Saint-Cyr en fait partie, et la précision de ses manœuvres lui vaut presque toujours des éloges mérités. Après la revue, les meilleurs sujets ont ordinairement l'honneur de dîner à la table royale. De toutes les cérémonies auxquelles a assisté cette ardente jeunesse, aucune n'excitera davantage sa sensibilité et ne laissera de plus touchants et de plus profonds souvenirs que celle du 15 décembre 1840; de ce jour à jamais mémorable, où pour la première fois, après vingt-cinq années d'exil, les cendres de l'empereur Napoléon touchèrent le sol de cette belle terre de France, à la gloire de laquelle il avait si puissamment contribué. Tous leurs yeux étaient mouillés de larmes à la vue du cercueil, triste et dernier reste d'une gloire immense, et de majestueuses infortunes. Ordinairement les élèves ne sortent que pour les promenades militaires. Ces marches de quatre à cinq heures exécutées, le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule, loin de toute habitation, ne sont qu'une ennuyeuse et pénible corvée. Quelquefois seulement, lorsque les grandes eaux jouent, les Saint-Cyriens traversent le parc de Versailles, et peuvent dévorer du regard les dames qui s'y promènent. Tous rentrent alors avec un amour mort-né dans le cœur. Chacun a distingué dans la foule une femme qui pendant huit jours viendra lui apparaître en songe. Heureux celui dont une sainte affection vient remplir l'existence pendant ce temps d'épreuves! Jamais son amour n'aura été aussi sincère. Chaque jour il sera le doux aliment de ses pensées; la nuit, l'image de sa belle viendra comme un météore céleste inonder de lumière la profonde obscurité de sa vie.

Nous avons redit les ennuis de l'école, il y aurait ingratitude à taire ses jouissances, nous ne voulons pas mériter ce reproche. A la fin de la seconde année, les élèves sortent deux fois par semaine. Ils vont le matin dans la campagne s'habituer au levé des plans et aux exercices de topographie. Cette époque est l'objet de leurs ardents désirs. La joie qu'ils éprouvent à sortir de l'école et à jouir de quelques instants de liberté est bien facile à concevoir de la part des jeunes gens qui restent deux années sans jamais sortir de l'enceinte des murailles de l'école, si ce n'est pour

⁴ Ainsi appelée parce que les galettes sortaient, et que, pour pouvoir sortir, la première condition est d'avoir obtenu les épaulettes de grenadier.

les promenades militaires. Dans ces jours, leur bonheur est à son comble. Il est si doux au prisonnier d'errer à l'aventure à travers la campagne, d'admirer en liberté le lever du soleil, d'entendre le doux murmure du ruisseau qui serpente dans la prairie ! Quelle joie de pouvoir après deux ans de réclusion s'égarer dans la profondeur des bois, admirer les moissons jaunissantes et les épis dont les ondulations ressemblent aux vagues de la mer. S'asseoir sur le bord d'une route fréquentée par les voitures, entrer dans une ferme pour y boire du lait chaud, manger sur le gazon un déjeuner dont la gaieté fait tous les frais ; ces choses, si simples en apparence, font éprouver au jeune Saint-Cyrien un plaisir qui ne peut être compris que par ceux qui se sont trouvés dans une position semblable.

Parfois sur les flancs des montagnes les plus arides, là où la végétation est morte, le voyageur trouve avec étonnement un endroit favorisé du ciel, où la terre humectée la nuit par la rosée, réchauffée le jour par les rayons du soleil et caressée souvent par le souffle du zéphyr, produit des plantes embaumées. De même au milieu de l'âpre colonie de Saint-Cyr, l'on rencontre un petit parterre de fleurs pleines de parfums. Chastes et saintes femmes, vivant dans la prière et la paix du Seigneur ; nid de colombes aux blanches ailes, voltigeant sans cesse autour du chevet des malades, comme l'alouette sur sa couvée ; communauté d'anges, vivant au milieu d'une troupe de démons qui les entourent de respect et d'hommages : je veux parler des bonnes sœurs de charité de l'infirmerie. Pour être soigné par elles, on invente des moyens de se détériorer la santé, comme à la frontière des expédients pour faire la contrebande. Les uns marchent sur du verre, les autres s'écorchent en se brossant la peau. Ceux-ci, à l'infirmerie, avalent des médecines pour se donner la fièvre ; ceux-là arrachent les appareils pour envenimer la plaie. Il fut un temps où, pour empêcher tous ces abus, les chirurgiens apposaient sur les bandellettes leur cachet avec de la cire. Cette vie douce et calme de l'infirmerie a tant de charmes auprès de l'autre ! l'on voit arriver avec effroi le jour où il faut rentrer dans les cours, et quitter le casque à mèche et la redingote de molleton blanc pour endosser l'uniforme. Les jeunes gens que leurs parents viennent visiter le dimanche sont appelés à la salle des visites. C'est une des rares distractions de l'école. Chaque fois que l'adjudant apparaît avec la liste, on l'écoute en silence, et lorsque les noms sont proclamés, toute l'école l'accueille par un hurra de *l'arme bras* ! terminaison obligée à Saint-Cyr de toute espèce de discours.

Le plus grand nombre de ces jeunes gens passe les deux années de séjour sans goûter ce bonheur. Pauvres enfants ou pauvres orphelins, auxquels l'éloignement de leurs parents ne permet jamais de les embrasser ; leur cœur ne peut s'ouvrir aux douces joies de la famille, et aux célestes épanchements de l'âme dans le sein d'une mère. En vain elle se brise à la vue de leurs heureux camarades, qui se précipitent dans les bras de leurs parents. Ils doivent concentrer cette peine dans la solitude du cœur, et refouler les larmes que le souvenir du bonheur passé et des jouissances du foyer domestique fait couler de leurs yeux. Au commencement de l'année, le coup d'œil de la salle des visites est très-pittoresque. La surprise des parents qui ne peuvent reconnaître leur fils sous le nouvel uniforme ; le manège des jeunes sœurs qui entassent dans les poches de leurs frères des *cornards* de toute

espèce ; la foule des jeunes officiers récemment sortis de l'école, et qui viennent faire admirer leur brillant uniforme à ceux qui aspirent après : tout contribue à l'animation de la scène.

Ainsi s'écoulent les deux années. Plus le temps de la sortie approche, plus l'impatience augmente. C'est un balancier dont les oscillations semblent se ralentir chaque jour. Les derniers sont interminables. Ils vous apparaissent comme des effets de mirage, et l'on craint qu'ils ne s'évanouissent. Quelques semaines avant l'époque de la sortie, les bahuteurs coupent chaque jour une frange au gland de leur bonnet de police. Quel bonheur lorsqu'il n'en restera plus qu'une. Les autres ont des almanachs sur lesquels ils effacent au fur et à mesure les jours écoulés. Ils se figurent prêter des ailes au temps qui marche à pas comptés. Étrange erreur, semblable et involontaire comme le mouvement de celui qui, dans une voiture, emportée sur une pente rapide, se cramponne en arrière pour diminuer la vitesse de sa course. Oh ! quelle félicité pour le malheureux de pouvoir s'écrier, à l'approche des examens : « L'officier est pékin d'un cours. »

Quel heureux jour que celui où ils débouchent dans la cour, portant à leur bonnet de police un papier sur lequel sont écrits en grosses lettres le nom et le numéro du régiment dans lequel ils ont demandé à être placés ! Ce jour-là, toute la solde y passe, c'est à qui se *fendra*¹ d'un paquet de sucre d'orge de la boutique du père Wagram. Et ce jour de la revue d'honneur, après laquelle ils s'écrient tous en chœur : « L'arme bras !!! L'officier est pékin de tout ! » Enfin l'heure de la délivrance a sonné ! Partez, jeunes oiseaux ! votre cage est ouverte, la liberté vous est rendue ! Retournez vous asseoir au foyer paternel, l'on y a religieusement gardé votre place. Le jour de la sortie est un jour d'ivresse, qui se manifeste par des cris et des gambades à faire croire que l'école est devenue une maison d'aliénés. Les bouquins dont les feuilles n'ont pas servi à faire du papier nitré pour allumer les pipes sont mis en mille pièces, ou réunis en tas pour l'auto-da-fé. Les formalités remplies, la porte est ouverte, chacun s'y précipite, et court à en perdre haleine. L'on s'arrête épuisé, et semblable à celui qui vient d'échapper à un danger mortel, l'on se tâte dans la crainte que ce ne soit un rêve. Mais une fois que l'on a acquis la certitude de son existence, l'on est ivre de joie, l'on ne se contient plus. La défroque de Saint-Cyr, reléguée dans un coin, est bien vite brûlée ou mise en pièces. Les *galettes* seules survivent au naufrage, on les garde comme un souvenir du malheur passé ; elles servent aussi de pelotes et de porte-montre.

Avec la liberté, toutes les illusions reviennent. Pendant quelque temps, la vie n'est que jouissance ; les cinq sens ne suffisent pas pour les percevoir toutes.

Nous qui avons passé par cette rude épreuve, nous regardons comme le plus beau jour de notre vie celui où nous avons dit à l'école un éternel adieu !

Depuis quelques jours nous avons perdu de vue nos jeunes Saint-Cyriens, errant à cette heure dans les innombrables rues de la capitale et se livrant à leurs

¹ *Se fendre*, acheter, donner. La seule chose qu'on puisse acheter est du sucre d'orge, que vend un vieux tambour appelé Wagram, parce qu'il y battit la charge. Dans les dortoirs, lorsqu'on astique et que l'on vient de vous donner votre solde (10 centimes par jour), chacun joue à pile ou face à qui se *fendra* d'un paquet de sucre d'orge.

joyeux ébats. Prenons le chemin du Palais-Royal, nous nous trouverons au milieu d'eux tous. — *Adolphe! une gazette! le Messenger, journal du soir! Allons, bahut, du lest!* s'écrie la bande joyeuse en débouchant dans l'estaminet des Mille-Colonnes. L'un d'eux, debout sur une table, réclame le silence et lit à haute et intelligible voix la liste des bienheureux dont les brevets ont été soumis à la signature royale. La nouvelle promotion vient de paraître dans *le Moniteur*. Ils ont enfin obtenu le droit de porter cette épaulette tant désirée, et désormais : — *De par le roi! sous-officiers, caporaux et soldats, vous les reconnaissez pour vos sous-lieutenants; et vous leur obéirez en tout ce qu'ils vous commanderont pour le bien du service et l'exécution des règlements militaires.* Telle est en effet la formule de rigueur par laquelle ils doivent être reçus au corps, avec accompagnement de musique et de tambours. Bien que malgré la récente augmentation de leur solde il leur soit difficile d'acheter, comme Georges Dickson, des *châteaux sur leurs économies*, ils répètent néanmoins avec gaieté le refrain de la *Dame Blanche*. Le tout pour *piler la semaine*¹, *passer la jambe militairement*² sur toutes les routes d'étapes, et coucher aux frais du gouvernement chez les bourgeois soumis à la servitude du logement militaire. — *L'arme bras! vive l'officier!* s'écrie le lecteur, en prononçant le dernier nom, et l'auditoire ferme le *ban*³ et répète avec enthousiasme le joyeux hurra. Cependant les groupes se succèdent, la salle s'emplit insensiblement comme un parterre avant le lever de la toile; la joie rayonne sur tous les visages. — *Ohé, les amis! ohé, les bahuteurs! on le tient donc enfin ce brevet. Garçon! du tabac, des pipes culottées, du punch à mort! l'officier veut mettre à sec ton établissement.* — *On y va, monsieur, on y va.* En un clin d'œil les tables sont dressées et l'orgie commence. Les flammes bleuâtres du punch et la blanche fumée du tabac s'entremêlent et se confondent. Les verres résonnent comme un cliquetis d'armes. Les yeux étincellent; les figures, colorées par ce feu de Bengale d'une nouvelle espèce, sont pleines d'animation. A l'aide d'une queue de billard, chacun d'eux monte tour à tour sur une table, et pérore l'assemblée. A voir la figure livide de l'orateur, animant avec une cuiller d'argent l'incendie du liquide embrasé dont les flammes se tordent à ses pieds, et s'élançant vers lui comme la langue de feu d'un infernal serpent, on dirait un diable appelant d'autres démons au sabbat. Cependant le vacarme continue et va *crescendo*. *L'orchestre! la musique! la Marseillaise!!!* Enfin il se fait un moment de silence; les verres sont remplis à pleins bords. — *A l'union de l'infanterie, de la cavalerie, du corps royal, de tout le tremblement!* — *Nous sommes tous Français!* s'écrie un des assistants; et la voix de l'orateur est aussitôt couverte par d'autres, et le punch coule à flots, et les plateaux volent dans le jardin, et les chansons à boire se succèdent sans interruption, et l'orgie ne cesse qu'avec le jour.

¹ Faire la semaine dans une compagnie. Les deux officiers alternent entre eux et font chaque semaine le service. Chacun d'eux est tour à tour officier de semaine.

² Parcourir la route. Cette expression est tirée de la théorie.

³ Dans toutes les réunions militaires, après un discours ou une chanson, l'auditoire applaudit sur la même mesure que celle suivie par les tambours lorsqu'ils ferment le ban après la réception.

⁴ *Fruit-section*, être fruit sec. On appelle fruit sec à Saint-Cyr celui qui, pour n'avoir pas passé de bons examens, ne peut passer officier.

Pauvres jeunes gens ! ils ont retrouvé toutes leurs illusions ; elles brillent dans leur vie comme les étoiles au firmament. Le nuage qui pendant les deux années de séjour de l'école l'avait obscurcie a disparu devant les rayons du soleil de la liberté. De l'estaminet ils se portent en foule chez le passementier et le tailleur. A leur porte on fait queue comme au spectacle. Leurs magasins ne sont pas assez vastes pour les contenir tous.— *Dans six jours au plus tard, je veux mon uniforme.*— *Vous pouvez y compter, monsieur, il sera chez vous à la fin de cette semaine, je vous en donne ma parole.* Gardez-vous d'y croire, à cette parole ; elle est aussi trompeuse qu'une parole d'amour. Résignez-vous, et ayez au moins quinze jours de patience. Dans la suite les rôles seront intervertis, le tailleur s'impatientera à son tour des vaines promesses d'argent que vous lui ferez. Enfin, à force d'instances, et après quinze jours d'attente, les uniformes sont prêts à être endossés. Quel bonheur ! quelle ivresse ! Jamais toilette éblouissante de bal n'a fait battre aussi vivement le cœur d'une jeune fille, que l'uniforme, celui du jeune officier. Jamais le mot de *madame* n'a résonné plus harmonieusement aux oreilles d'une jeune épouse, que celui de *mon lieutenant* à celles du jeune Saint-Cyrien. Jamais bruit d'une porte qu'on entr'ouvrait avec mystère n'a semblé plus doux que celui du fusil de la sentinelle qui vous a rendu pour la première fois les honneurs. Jamais salut gracieux d'une maîtresse adorée ne vous a plus enorgueilli que ce salut militaire de tout un poste qui se lève à votre approche et se *met à la position*¹. Cette épauvette, que vous brûlez d'envie de noircir de poudre au combat, devient votre idole chérie. Pour vous, c'est celle du chevalier d'Assas, vous rêvez son immortalité, vous affronteriez avec plaisir le yatagan des Arabes pour pouvoir vous écrier : *A moi, mes amis, ce sont les Bédouins !* Le jour où vous avez étrenné votre uniforme brillera sans cesse dans votre mémoire, comme celui où vous avez reçu le premier baiser d'amour de la femme que vous avez le plus aimée dans votre vie. Douces illusions du jeune âge, pourquoi fuir si vite loin de nous !

A l'époque dont nous parlons, parcourez la galerie d'Orléans, vous y verrez ces officiers de fraîche date, promenant leur taille de guêpe, regarder avec complaisance, dans chacune des glaces, les franges de leurs épauvettes qui se balancent, et leur plumet qui flotte au gré du vent. Avec quel plaisir ils écoutent le bruit de leurs éperons et celui de leur sabre qui traîne sur les dalles de pierre ! Quels regards assassins ils lancent aux filles de boutique, sur lesquelles l'uniforme a toujours exercé un prestige fascinateur ! Quelle révolution ! quelle ample moisson de bonnes fortunes ils vont faire dans leur petite ville ! Leur arrivée est en effet un événement extraordinaire, et les enfants ébahis ouvrent de grands yeux à leur vue. Nous ne redirons pas les larmes de joie qui inondent le visage de la pauvre mère à l'arrivée de son fils chéri, ni l'enchantement dans lequel la plonge la vue de son uniforme, et l'air décidé avec lequel il le porte. A peine arrivé, les visites vont commencer, car elle est fière de son officier, il faut qu'elle le montre à tout le monde, depuis monsieur le curé jusqu'au dernier adjoint de la mairie. Dans la

¹ Lorsqu'un officier s'approche d'un poste, tous les soldats se lèvent et prennent la position du soldat sans armes, la main au schako, gardant l'immobilité. C'est une marque de respect rendue à l'épauvette.

maison, on dirait le retour de l'enfant prodigue : rien n'est épargné pour lui faire une bonne réception. On n'a pas voulu avant son arrivée entamer les nouvelles provisions de confitures ; pour lui, ses sœurs ont appris des recettes pour faire de la pâtisserie et des friandises. — *Ce pauvre garçon!* dit la vieille bonne, *il a besoin de se refaire, il a tant travaillé dans son bahut!* car à force de le répéter, le jeune Saint-Cyrien a greffé ce mot dans la maison ; il y prendra racine et fera désormais partie du dictionnaire habituel de la conversation. Les jeunes personnes surtout bénissent son retour. Elles ont organisé d'avance des proverbes et des charades dans lesquelles il doit jouer le principal rôle. Elles comptent aussi sur sa complaisance pour égayer par ses histoires les longues soirées d'hiver. — *Quand mon officier sera sorti de Saint-Cyr, je donnerai un bal à son honneur*, a souvent répété la mère, et le cœur de ces jeunes filles bat de plaisir à l'idée de la contredanse. Aussi à la fin du congé tout le monde travaille pour lui. Il n'y a pas une amie de sa sœur qui n'ait ourlé quelques cravates, marqué quelques mouchoirs, et fait quelques points à ses pantoufles. Heureux jeune homme, au trousseau duquel les grâces et la beauté travaillent à l'envi ! Ménagez-le bien, ce trousseau ! Recommandation inutile, car vous n'en connaissez pas le prix. Vous n'avez rien déboursé, vos parents seuls se sont chargés de ce soin. Le budget de vos dettes est encore à l'état de néant, ne vous pressez pas de le couvrir de chiffres. Tôt ou tard vous apprendrez à vos dépens ce qu'il en coûte pour solder des mémoires et acquitter des billets. Cette douce vie de famille touche à son terme. Le jeune officier, après avoir emballé son trousseau et s'être muni d'une ample provision de cartes en porcelaine, de vernis pour ses bottes, de gants beurre frais, et de tous les accessoires d'une toilette recherchée, s'embarque pour son régiment. Le chagrin d'avoir quitté la maison paternelle est bien vite dissipé. Il est impatient d'arriver à son nouveau corps, de commander à des hommes, d'entrer dans une famille qui lui est inconnue, et de mener une vie libre et aventureuse dont il n'a pas encore goûté, et qui lui apparaît sous des couleurs enchanteuses. Tout est nouveau pour lui et partant plein de charmes. Notre heureux mortel vient enfin d'atteindre ce but tant désiré, ce rêve si souvent poursuivi a reçu son accomplissement.

Il est au comble de ses vœux ; fier de s'être acquis par de longues études une position honorable qui lui permet de marcher la tête levée, et le met en contact avec les plus hautes classes de la société, il aime déjà son régiment comme une seconde famille : dans son cœur, l'amour du drapeau a remplacé celui du foyer domestique.

Il comprend que d'un moment à l'autre il peut être investi de fonctions périlleuses, importantes, qui le mettront à même de se faire une réputation glorieuse et méritée. Tant de généraux distingués et de maréchaux illustres sont partis de moins haut, et ont cependant inscrit leurs noms sur les pages immortelles du livre de l'histoire ! Et pourquoi l'occasion ne se présenterait-elle pas aussi pour lui ?

La musique militaire, la détonation des armes dans les manœuvres, l'odeur de la poudre qu'il y respire, tout le fait tressaillir ; il trouve de la poésie à la vue du régiment.

L'espérance lui sourit sans cesse ; nuit et jour des rêves de gloire viennent le caresser de leurs ailes. D'un moment à l'autre, il s'attend à passer la mer ; dans son imagination, il cingle déjà, toutes voiles dehors, vers la terre d'Afrique, et va se

trouver en face de l'ennemi. Ce jour sera la réalisation de tous ses désirs, l'accomplissement de ses vœux les plus chers. Il est en correspondance avec ceux qui l'ont précédé sur cette terre brûlante. A la lecture de chaque rapport du gouverneur, son cœur palpite à la vue des noms de ses camarades d'école. *Mon tour viendra bien aussi, je l'espère*, se répète-t-il en lui-même. Il donne des larmes de regret à la mémoire de ceux qui succombent au champ d'honneur ; il frissonne à la vue de ceux qui, revenus du combat, portent sur leur poitrine la croix qu'ils ont gagnée à la bataille. Ardent comme un jeune homme dans toutes ses entreprises, il se passionne pour son service et le fait avec conscience ; malheureusement, il ne possède pas au fond de son cœur une vestale pour entretenir ce feu sacré qui lui vaut des éloges de la part de ses chefs. Au commencement, de fantastiques illusions dansent sans cesse autour de lui en le couvrant de fleurs.

Mais dans ce monde, où rien n'est durable, il subit aussi la loi commune. Les illusions s'enfuient, le prestige s'évanouit. Voici bientôt venir le revers de la médaille : ardeur, enthousiasme, tout a disparu. Souvent il dit adieu aux poétiques hallucinations de la vie militaire.

Le prisme à travers lequel il voyait son état et son régiment revêtus des couleurs les plus brillantes a disparu ; le découragement a pris la place de l'enthousiasme.

Pourquoi donc tant de jeunes officiers pleins d'avenir abandonnent-ils ainsi les rangs de l'armée ? Il n'y a pas d'effets sans causes, et celles-ci sont faciles à trouver. A leur sortie de Saint-Cyr et à leur arrivée au corps, ils sont pleins de franchise et d'inexpérience. N'ayant aucune connaissance du monde, ni des habitudes du régiment ; ne soupçonnant ni l'égoïsme, ni la jalousie, ni la calomnie ; habitués dans les écoles à émettre franchement leur opinion, et à froncer sans arrière-pensée les ridicules de leurs chefs, ils ne se doutent pas qu'on leur fera un crime de cette sincérité, qui est le plus bel ornement de la jeunesse. La nature leur a-t-elle donné quelque esprit de saillie, ils ne soupçonnent pas que la méchanceté parviendra à dénaturer auprès de l'autorité leurs paroles et le sens de leur pensée, qu'on empoisonnera facilement, et que les chefs influencés croiront empoisonnés des traits qui n'étaient qu'inoffensifs. Sans savoir qu'on attribuera à la méchanceté ce qui n'était que le résultat d'une espièglerie naturelle à son âge, il agit sans défiance, jusqu'à ce que quelque sévère punition ou des réprimandes inopportunes viennent l'avertir de faire un retour sur lui-même. Avec la réflexion arrive la défiance. Mais en vain il cherche un guide dont les salutaires conseils puissent suppléer à son inexpérience ; souvent il n'en trouve pas un seul, et il ne tarde pas à s'apercevoir que l'égoïsme est à l'ordre du jour, et que la camaraderie n'existe plus depuis longtemps.

Impuissant, dans son ignorance, à distinguer ceux qui lui veulent du bien de ceux qui cherchent à lui nuire, il erre au hasard comme un navire sans boussole, dominant partout de la tête comme un cerf-volant contrarié dans sa course. Bienheureux mille fois, quand une voix amie vient l'avertir des écueils qui l'entourent !

A leur arrivée au régiment, les jeunes Saint-Cyriens sont pleins de zèle et de bonne volonté ; malheureusement, ces bonnes dispositions ne durent pas toujours. Vienne une intrigue d'amour ; qu'une passion fermente dans leur cœur, leur zèle se ralentit, l'exactitude n'est plus aussi grande. Parmi les mille exigences du service,

ils en regardent plusieurs comme des inutilités, et croient pouvoir s'en affranchir; mais une punition sévère et intempestive vient réveiller leur zèle, tandis qu'un conseil paternel aurait produit bien plus d'effet. Si parfois on leur inflige une punition qu'ils n'ont pas méritée, oh! alors, au lieu de la subir et de réclamer ensuite, leur caractère se révolte à l'idée de l'injustice : ils réclament avec aigreur; et de nouveaux arrêts, cette *ultima ratio* des supérieurs, viennent les rappeler à l'ordre, et leur prouver que le premier devoir du militaire est l'obéissance passive et absolue.

Beaucoup de colonels, bons et humains, ramènent au bien par de bons conseils cette jeunesse ardente et qui supporte difficilement le frein; mais d'autres, ne sympathisant pas avec elle, au lieu de couvrir du manteau de l'indulgence les premières fautes du jeune homme et de le ramener par des sentiments, l'effrayent par la sévérité. Ils feraient mieux d'employer la patience; ils ignorent que les jeunes gens, ainsi que les jeunes chevaux, doivent jeter leur gourme, et que cette maladie une fois passée ils n'écouteront plus que la voix du devoir et de la discipline. On emploie les punitions, mais ils se roidissent contre elles; alors le dégoût s'empare d'eux, et beaucoup quittent l'armée, dans les rangs de laquelle ils auraient pu briller un jour.

D'autres, plus patients, courbent la tête devant l'orage, s'habituent aux punitions comme les chevaux à l'éperon, et opposent à toutes les contrariétés une force d'inertie difficile à vaincre. Enfin, au bout de quelque temps, ils se rompent à cette vie monotone du régiment, font leur service avec conscience et exactitude, en répétant comme leurs autres camarades : *Si seulement d'ici à demain il m'arrivait un héritage de trois mille livres de rentes, je donnerais bien vite ma démission.*

D'autres, sentant le besoin de s'adonner à une carrière que les circonstances peuvent rendre brillante, portés par caractère à l'étude, travaillent leur métier, prennent goût à l'état militaire, et souvent le choix qui tombe sur eux vient les récompenser du zèle qu'ils mettent à remplir leurs devoirs. Plusieurs fois j'ai entendu demander de quel œil on voyait dans les régiments les élèves des écoles militaires : c'est ici le cas de répondre à cette question. Dans beaucoup de corps, il existe entre eux et les officiers sortis de la classe des sous-officiers une ligne de démarcation bien tranchée. Il n'y a pas entre eux mésintelligence, mais leurs rapports sont sans intimité, leurs relations se bornent à celles d'une politesse froide et réservée. Dans ce cas, il y a de la faute des uns et des autres. Les premiers, manquant quelquefois de tact et d'expérience, s'aliènent l'amitié de leurs collègues; les seconds, blessés dans leur amour-propre, sont jaloux de la jeunesse et de l'instruction des autres : tacitement, ils leur reprochent le choix qu'ils obtiennent et la promptitude avec laquelle ils ont gagné leurs épauettes, sans songer aux sacrifices d'argent que leurs familles ont faits et au pénible noviciat auquel ils ont dû se soumettre auparavant. Dans d'autres, cette ligne est beaucoup moins tranchée; dans la plupart, elle n'existe pas, et l'harmonie la plus parfaite règne entre tous. La guerre ferait bientôt disparaître ces teintes nuisibles et choquantes qui déparent le tableau : ils comprendraient alors que tous sont utiles à la patrie; que les officiers de ces deux classes sont également aptes à obtenir les grades les plus élevés de la hiérarchie militaire, et que tous les rouages sont importants dans le jeu de cette



ÉCOLE D'ÉTAT-MAJOR.

machine. Alors l'émulation faussée sera remise dans sa véritable route, et le véhicule qui devait l'exciter ne sera plus une cause de désordre.

Les régiments qui ont eu le bonheur de voir leurs étendards noircis par la guerre d'Afrique ont subi cette heureuse influence. A la froideur a succédé cet esprit de corps qui devrait unir continuellement entre eux tous les membres de cette famille militaire; aux dissidences, une confraternité sanctifiée par le danger et le combat. Les exploits de nos soldats sur cette terre inhospitalière ont prouvé à l'Europe et à leurs détracteurs que les Français d'aujourd'hui sont dignes de porter l'épée de leurs pères, et que notre armée renfermera toujours les vertus qui la distinguèrent à toutes les époques : le courage, le patriotisme et le dévouement.

RAOUL DE LA BARRE.

ÉCOLE D'ÉTAT-MAJOR.

Les élèves de l'école de Saint-Cyr qui, par la supériorité de leurs examens, obtiennent de sortir dans les trente premiers numéros, concourent ordinairement pour être admis à l'école d'application du corps royal d'état-major. Cette école est du reste la seule porte qui puisse leur donner accès dans cette arme spéciale.

Sa création date de l'année 1818, époque à laquelle le maréchal Gouvion-Saint-Cyr donna à ce corps l'organisation qu'il possède encore actuellement. Elle fut dès lors destinée à l'éducation militaire de jeunes officiers qui, au bout de deux ans, passent de nombreux et sévères examens, à la suite desquels, lorsqu'ils ont été jugés capables par la commission, ils remplissent dans le corps royal d'état-major les places de lieutenant qui s'y trouvent vacantes. L'école, sans compter le personnel des commandants et des professeurs qui comprend en tout une quinzaine d'officiers, se compose de cinquante jeunes élèves du grade de sous-lieutenant, et détachés de leurs régiments d'infanterie ou de cavalerie. Ils sont partagés en deux divisions, composées chacune de vingt-cinq élèves. La première comprend ceux qui ont déjà fait dans son sein un séjour d'une année; la seconde se compose des nouveaux venus. Chaque année les vingt-cinq places vacantes par le départ de la première division sont remplies par de nouveaux élèves, qui ont dû satisfaire, avant leur admission, aux examens d'entrée et aux conditions suivantes.

Les trente premiers élèves de Saint-Cyr concourent avec un pareil nombre d'officiers des régiments qui, pour pouvoir se présenter à l'école, doivent avoir moins de vingt-cinq ans d'âge. Ils sont interrogés par la commission d'état-major sur tous les cours qui composent le programme de l'école militaire, et sur celui qui a précédé leur admission à Saint-Cyr. Le temps qui s'écoule entre la sortie de Saint-Cyr et l'époque des examens est bien dur pour eux. L'épreuve est d'autant plus rude, que tandis qu'ils sont en proie aux craintes et aux espérances d'une pénible incertitude, leurs camarades de promotion, tout entiers à la joie et aux brillantes hallucinations d'un avenir qui s'ouvre radieux comme l'aurore d'un beau jour, *arrosent leurs épaulettes* et respirent avec délices le doux parfum qu'apporte sur ses ailes

l'air de la liberté. Courage, candidats laborieux d'une place qu'aucun de vous ne voudrait céder pour un fauteuil à l'Académie ! Soyez sourds aux bruits de l'orgie ! ne prêtez pas l'oreille aux chants d'allégresse de vos jeunes amis d'école, laissez-les s'admirer dans leurs nouveaux uniformes. A l'œuvre, car le *temps de piocher* n'est pas fini pour vous ; fuyez le monde et ses divertissements, et demandez à l'étude vos seules distractions. Chacun d'eux, la tête dans ses mains, prépare ses réponses et étudie l'histoire des campagnes de l'empire sur les charmantes aquarelles qui tapissent toutes les salles des archives du dépôt de la guerre.

Enfin le jour de l'élection arrive ; nous ne redirons pas la joie des élus, la triste figure des autres qui vont dans leurs régiments se consoler de leur mésaventure, ou se préparer à recommencer la lutte pour l'année suivante. Accompagnons-les, en bons camarades, dans la cour des messageries, et, après leur avoir pressé la main et souhaité un bon voyage, laissons les lourdes diligences les emporter au grand trot vers leurs garnisons respectives, à toutes les extrémités de la France, et revenons à nos jeunes *sous-lieutenants élèves de l'école d'application*.

Invités aux fêtes brillantes de la cour, des ministères et des ambassades ; admis dans tous les élégants salons de la capitale, ils y peuvent respirer ces parfums de bonne compagnie et cette atmosphère pleine de fascination et de délices de la société parisienne. Pour eux, liberté pleine et entière de fouler l'asphalte des boulevards, ou les dalles des passages. Bals, concerts, théâtres, suivant leurs goûts et la capacité de leur bourse, ils peuvent prendre part depuis cinq jusqu'à onze heures du soir à tous les plaisirs que Paris leur offre en abondance, car cette heure est pour eux l'heure du couvre-feu. Pendant le carnaval, la onzième heure du soir est une heure fatale, vouée à l'exécration, et que l'on aimerait beaucoup mieux consacrer aux dieux infernaux et aux bacchanales des bals de la Renaissance. Avec elle s'évanouissent tous les plaisirs. Allons, jeunes amants, qui, comme Juliette et Roméo, oublieriez si volontiers que le soleil va paraître et que l'oiseau a déjà chanté dans le bocage, séparez-vous, la douzième heure approche. Et vous, beau cavalier, fuyez l'ivresse du bal, et les salons étincelants de lumière, et les voix harmonieuses de l'orchestre, et ces femmes roses et blanches qui se balancent moelleusement aux sons de la contredanse, comme ces lis parfumés qui se bercent sur leur tige lorsque le zéphyr leur envoie ses baisers amoureux ; cinq minutes vous restent pour rentrer à l'hôtel, encore tout ému des souvenirs délicieux de la soirée.

Les omnibus qui conduisent à la rue de Grenelle-Saint-Germain retentissent souvent de leurs plaintes. Le soir, ces voitures sont remplies de jeunes élèves ; le cocher, qui les connaît, s'arrête de lui-même devant le n° 156, où ils se précipitent pêle-mêle dans la loge du concierge pour y inscrire leurs noms sur le cahier destiné à cet usage. Après avoir pris leurs clefs, avec les lettres et les cartes de visite que pendant leur absence on a déposées pour eux, ils remontent dans leurs chambrettes solitaires, en chantant quelque refrain de l'opéra ou du vaudeville qu'ils viennent d'entendre. Grâce aux briquets phosphoriques (*sans odeur ni éclat, un sou le paquet, deux sous la boîte!*), que, pour faire l'aumône, ils ont acheté en rentrant aux aveugles du Pont-Royal, ils allument bien vite leur bougie de l'Étoile. Avant que la cire n'ait eu le temps de s'échauffer au contact du feu et de jeter la

plus grande masse de lumière, crac! la bougie est éteinte, et notre jeune homme est déjà *enfourné* dans le petit lit de fer qu'abritent deux rideaux à carreaux rouges et blancs, dont les morceaux lui servent souvent d'échiquier, et avec lesquels, au carnaval, il fabrique un costume économique de Pierrot pour aller *pincer* un léger cancan au bal de la Renaissance. De onze heures du soir à cinq heures du matin, l'école est plongée dans le silence et l'obscurité la plus profonde. Toute la jeunesse qu'elle renferme puise dans le sommeil des forces pour les plaisirs et les travaux du lendemain. Ils dorment comme on dort à vingt ans; leur sommeil est d'autant plus profond qu'ils ne craignent pas de manquer l'heure et d'être en retard pour l'appel du matin. A cinq ou six heures en effet, suivant la saison, les roulements du tambour viennent les arracher au repos. Tous sautent à bas du lit, s'habillent à la hâte, et descendent précipitamment dans la cour. Si le jour était plus avancé, le spectacle que présentent ces cinquante jeunes officiers placés sur deux rangs serait réellement curieux à étudier. Le premier rang, en tenue du matin, répond à l'appel en terminant sa toilette à peine commencée. Quant au second rang, le capitaine n'y fait pas attention; mais sa toilette mérite d'être examinée avec soin. *La robe de chambre de cuirassier* (chemise, bonnet et pantoufles) compose la tenue; un manteau recouvre le tout : bas, pantalon, caleçon, etc., sont regardés comme un luxe de toilette tout à fait superflu.

A peine le capitaine a-t-il ordonné de rompre les rangs qu'en un clin d'œil tout a disparu. Les vingt-cinq qui ne vont pas ce jour-là au manège sont déjà rentrés dans leurs chambres; pendant deux heures, ils vont y reprendre le sommeil un instant interrompu par le roulement du tambour et l'appel du matin. Souhaitons à nos rousseurs *un sommeil paisible et des songes dorés*, et suivons l'autre moitié, qui termine sa toilette dans la rue, et traîne sur les dalles des trottoirs ses longs sabres retentissants. Ils courent vers le manège. Ceux qui comprennent l'importance de l'équitation pour des officiers d'état-major, dont le rôle à l'armée est de porter des ordres d'une ligne à l'autre, de passer seuls et souvent sans escorte dans les terrains les plus accidentés, et d'évoluer avec les régiments de cavalerie, apportent tous leurs soins au perfectionnement de cet art, et montent de préférence les chevaux difficiles; les autres prennent ceux qui leur sont échus par le sort. Pendant la mauvaise saison, le manège couvert sert à leurs exercices; l'été, le Champ de Mars est témoin de leurs manœuvres et de leurs chutes multipliées. Mais huit heures sonnent; c'est l'heure du déjeuner. Les portes s'ouvrent. L'école sort du silence dans lequel elle était plongée, et devient tumultueuse. — *Laurent! Guillaume! Joseph!* s'écrient à la fois les cinquante élèves en appelant de toute la force de leurs poumons les domestiques qui les servent au prix de 400 fr. par an. *Au 12! au 25!* — *On y va! on y va! Voilà!!* répondent-ils sur le même diapason. Et les cours et les corridors présentent cet aspect d'activité et d'animation du royaume formique au moment où ce procureur général des moineaux de Paris s'abat dans l'île de Formicalia : domestiques, tailleurs, passementiers, chapeliers, bottiers, blanchisseurs, etc., arrivent en foule. La récréation s'écoule ainsi en causeries, et le déjeuner se passe souvent à essayer des effets et à répondre aux uns et aux autres.

Les médiocres appétits se contentent de beurre et de laitage; les autres profitent

d'une demi-heure pour aller déjeuner d'une manière un peu plus substantielle au restaurant de l'esplanade des Invalides, et sur la façade duquel on voit écrite en gros caractères de vermillon cette devise à la fois sentimentale et guerrière, avec encadrement de couronnes de pampre et de petits Bacchus à dada sur des tonneaux : *Illic virtus bellica gaudet* (ici la vertu guerrière se réjouit). Enfin neuf heures sonnent. Les élèves se rendent à la salle des classes. Là toute pensée de légèreté et d'enfantillage reste sur le seuil de la porte ; ce ne sont plus que des hommes graves et réfléchis qui comprennent l'importance des cours auxquels ils assistent, et prêtent une religieuse attention aux paroles des professeurs.

Les cours de l'école sont nombreux, intéressants, d'une utilité directe, et professés d'une façon tout à fait remarquable. Astronomie, perspective, théorie des ombres, gnomonique, charpente, trigonométrie sphérique, géodésie, topographie, géographie civile et militaire, géologie, stratégie, tactique, art et histoire militaires, fortifications, artillerie, administration militaire, allemand, manœuvres de cavalerie ; tous ces cours, grâce au talent de MM. les professeurs, sont suivis avec un égal intérêt. De la classe, les élèves passent en étude, où une heure est consacrée à rédiger les notes prises au cours, et à répondre aux professeurs sur les leçons précédentes. Ces examens partiels servent, à la fin de l'année, au classement définitif d'après lequel les élèves de l'école prennent rang dans le corps royal d'état-major. L'heure des interrogations est terminée ; l'étude de dessin commence, godets, encre de Chine, couleurs, encollage, compas, tire-lignes, règles, équerres et cartons sortent en masse des tiroirs, et sont éparpillés sur les tables. Jusqu'à trois heures après midi, la séance doit être exclusivement consacrée au travail graphique. Qui broie de l'encre de Chine, qui mélange ses couleurs en babillant autour du poêle ; et bientôt chacun d'eux, après avoir pris à sa table la position qui lui convient le mieux, travaille à son dessin d'artillerie, de fortification, de topographie, de machine, d'architecture, de perspective ou de géographie, suivant que l'indique le tableau de l'emploi du temps affiché chaque mois dans les études, par les ordres du colonel directeur.

De toutes les écoles connues, aucune, grâce à la bonté des méthodes en usage, ne donne de résultats plus positifs et plus satisfaisants sous le rapport du dessin mathématique. Les progrès que l'on fait à l'école d'état-major sont immenses ; quelques résultats sont surprenants, et beaucoup d'élèves poussent cet art jusqu'à la perfection. Les cartons de l'école et la salle de billard du général sont remplis de dessins prêts à en fournir les preuves. L'inspection des feuilles déjà publiées de la carte du dépôt de la guerre, dont le corps royal d'état-major aura dans quelques années doté le pays, démontre suffisamment ce que ces jeunes élèves sont capables de faire dans cette spécialité du dessin topographique qui, en paix et en guerre, constitue la spécialité de l'officier d'état-major. Les études du dessin sont, du reste, fort agréables à l'école. Les élèves, réunis dans deux ou trois salles contiguës, ont la liberté de causer entre eux, mais sans tumulte. Les histoires du jour, les projets pour la soirée, les calembours et les lazzis circulent de tous côtés, et constituent la monnaie que l'on échange continuellement. Sur un oui, sur un non, les paris sont ouverts ; pendant la récréation, on mange à la santé des perdants la galette et les marrons, arrosés de cidre doux ou de champagne. A trois heures et demi, ils re-

tourne en classe, ou bien restent dans les salles à dessiner le paysage. Enfin, à cinq heures, le tambour, par un roulement prolongé, annonce la sortie. Chacun d'eux, à ce signal, se précipite dans sa chambre, s'habille en *pékin*, et tous se dispersent ensuite dans les différents quartiers de Paris, où l'amour et leurs occupations les appellent. Ainsi se passent les journées à l'école d'état-major, à l'exception du dimanche, pendant lequel les élèves peuvent dépenser leur temps tout à fait à leur guise. L'emploi en est, comme on le voit, réglé d'une manière infiniment judicieuse. Pendant douze heures, l'étude les réclame; les six autres heures sont consacrées, aux plaisirs; les autres, au repos et au sommeil. La vie de l'école d'état-major est la vie militaire telle qu'elle doit être comprise, vie de travail et de plaisirs, et dans laquelle on sait s'arracher avec courage à toutes les séductions, lorsque le devoir et l'utilité du service l'ordonnent.

Les cours enseignés à l'école d'état-major sont le complément et le perfectionnement de ceux de Saint-Cyr. On y approfondit les sciences ébauchées à cette dernière école, et on leur donne une application plus directe à l'art de la guerre.

À l'approche du printemps, les opérations sur le terrain commencent. Un beau jour toute l'école, accompagnée du professeur d'administration, se rend à Bercy, au magasin de fourrage. Les élèves questionnent les employés, visitent les foins, les bâtiments, leur distribution, les balances, les mesures; se rendent compte de la manière dont la comptabilité est tenue et le service organisé. Après avoir passé une partie de la journée à prendre des notes et à examiner l'établissement dans ses moindres détails, ils rentrent à l'école et adressent immédiatement au général commandant un rapport détaillé de toutes leurs remarques. Ils y consignent la quantité des fourrages, la manière dont ils sont emmagasinés, les défauts que présentent les bâtiments, l'ordre de l'administration, et proposent les améliorations et les changements qui leur paraissent convenables. Un autre jour, ils dirigent leurs pas vers la manutention, examinent la structure et la disposition des bâtiments, inspectent la confection du pain, celle des fourneaux, les séchoirs, pétrins et autres accessoires de l'établissement. Puis ils rentrent à l'école et adressent au général un nouveau rapport dans le genre de celui dont nous venons de parler. D'autres fois, on les conduit à l'école militaire. Avec la chaîne, la règle et le compas, ils prennent les dimensions des cours, salles et corridors, la hauteur des édifices, l'épaisseur des murs, des fenêtres; dessinent les lits, les auges, les râteliers des écuries, les fourneaux et les cuisines. Dans leurs rapports ils redisent si la caserne a les qualités requises pour le logement des troupes, et font l'entière description indiquant des projets d'embellissement, d'amélioration et d'assainissement. Un levé de bâtiments qui représente les projections horizontales et les coupes verticales doit toujours accompagner leur mémoire. Tantôt ils se dirigent vers le Val-de-Grâce, dans le but d'étudier dans tous ses détails cet hôpital de perfectionnement, et de consigner dans un rapport de nouvelle espèce toutes leurs observations. Un autre jour, sous la conduite du professeur d'artillerie, ils prennent les omnibus de Vincennes, visitent l'arsenal, assistent à la confection des artifices, inspectent les batteries et dessinent avec exactitude les différents modèles de pièces qui se trouvent dans le château.

Souvent aussi, accompagnés d'un colonel du génie, ils passent des heures entières

dans les immenses greniers des Invalides. Ils étudient, sur les magnifiques reliefs que possède cet hôtel, l'histoire de nos sièges et de nos places fortes.

Les jours suivants, dans le but de s'habituer à la pratique de la castramétation et de la fortification passagère, ils vont dans la plaine de Grenelle tracer un camp, dresser des tentes, ou profiler avec des jalons et des lattes des ouvrages de campagne dont ils donnent ensuite la description avec les dessins à l'appui. Mais ce n'est pas tout encore, et si parfois un matin vous vous promenez par hasard sur la rive gauche de la Seine, au-dessous de Passy, vous les verrez, habits bas et tête nue, travaillant comme de simples pontonniers, jeter sur la Seine un pont de chevaux, en former le tablier, guider les madriers, brêler les poutrelles et exécuter en un mot tous les travaux que nécessite la construction des ponts militaires.

Entrez dans les grandes usines, dans les manufactures des tabacs ou au Conservatoire des arts et métiers, vous y trouverez encore les élèves de l'école dessinant et mesurant toutes ces diverses machines, pour en faire par la suite des plans détaillés.

Savez-vous quels étaient ces nombreux cavaliers que souvent vous avez rencontrés dans la campagne, aux environs de Paris, avec un carton sous le bras et un crayon à la main. Ce sont encore les élèves de l'école d'application auxquels le général a ordonné de pousser une reconnaissance dans telle ou telle direction, et de revenir à telle heure avec un dessin et un rapport de tout ce qu'ils ont aperçu.

Enfin, tandis que les uns, avec des niveaux à bulle d'air, des chaînes et des règles métalliques, mesurent dans les environs des Invalides des bases géodésiques avec cette précision mathématique que Biot et Arago apportèrent à la mesure de l'arc du méridien dont ils ont ensuite déduit le mètre, apercevez-vous les autres au sommet des tours de Notre-Dame et de Saint-Sulpice, dans les lanternes du Panthéon et des Invalides, ou sur le chapiteau de la colonne Vendôme? Ils regardent Paris à vol d'oiseau et exécutent, au moyen du cercle répétiteur, une triangulation des édifices importants de la capitale. Leur but est de s'initier aux secrets de la géodésie, base première de la topographie. Vers le milieu du mois de juin, les cours sont finis; les élèves se disséminent dans les environs de Paris, pour étudier, sous le rapport topographique, statistique, géologique et militaire, les différentes villes qui se trouvent sur les affluents de la Seine et sur cette rivière elle-même. En un mot, ils vont aux plans faire des levés réguliers et mettre en pratique, sur le terrain, les principes qui, à l'école, leur ont été donnés par les professeurs. Ils s'exercent ainsi sur une plus petite échelle à travailler ensuite sur une plus grande, lorsqu'ils seront chargés de la confection de la carte de France. De tous les cours professés à l'école d'état-major, la topographie est celui auquel les élèves s'appliquent davantage, parce que, de toutes les sciences militaires, elle est la plus utile à l'officier d'état-major.

L'époque des plans est toujours ardemment désirée. L'été, la société fashionable a fui la ville pour la campagne. Les jeunes topographes sont aussi impatients des plaisirs de la *villegiatura*, et désireux de mener pendant deux mois une vie laborieuse, errante et aventureuse à la fois. Dans toute la force et l'activité de la jeunesse, ils savent, en véritables officiers, trouver du temps pour l'étude et les plaisirs.

Lorsque le travail s'approche de la fin, ils s'y livrent avec délices. Il est rare aussi, dans le cours de leurs missions, que les châtelaines des environs ne donnent

pas deux ou trois bals en leur honneur. C'est une si rare occasion que celle de pouvoir organiser une soirée où d'un coup de baguette cinquante danseurs infatigables apparaissent comme par enchantement. Avant le retour à Paris, tous se réunissent vers un centre commun, et organisent une joyeuse partie de jeunes gens. Les donjons et les vieilles tours en ruines ont depuis quelques années le privilège d'être le théâtre de leurs fantaisiques exploits. La flamme du punch illumine les souterrains, et les chœurs infernaux de Robert le Diable retentissent sous ces casemates qui, depuis le moyen âge où les *ribauds*, *ribaudants*, faisaient retentir les échos de leurs chansons à boire, étaient restées muettes et silencieuses. Certes, le donjon du Château-Gaillard, où Marguerite de Bourgogne fut pendue pour crime d'adultère, ne se doutait pas alors qu'un jour de joyeux officiers viendraient, animés par le punch, y danser la ronde du sabbat, et y réciter ces tirades qu'Alexandre Dumas met dans la bouche de l'héroïne de la tour de Nesle.

Cependant la saison des plans approche de sa fin. Les jeunes topographes plient bagage, s'embarquent sur les nombreux bateaux à vapeur qui sillonnent le cours de la Seine, et retournent gaiement à la rue de Grenelle.

Du mois d'octobre au mois de janvier, l'école est plongée dans le calme et l'étude. Le *temps de pioche* est arrivé. Les bougies, dont pendant huit mois chacun d'eux avait à peine consommé une demi-livre, vont constamment brûler pendant une partie de la nuit. Elles serviront à éclairer les veilles laborieuses des élèves qui se préparent à l'examen de fin d'année, qui doit leur ouvrir ou leur fermer d'une manière définitive les portes du corps royal d'état-major. C'est à qui rivalisera de zèle, aucun d'eux ne veut arriver le dernier au but. Pendant tout ce temps, l'étude seule les absorbe, ils sont sourds aux bruits du dehors, et beaucoup, pendant le temps de pioche, ne franchissent jamais les ponts et restent sur la rive gauche de la Seine, dans leur paisible et aristocratique faubourg. Les plaisirs de l'étude et du coin du feu tels sont les seuls qu'ils goûtent. Leur unique distraction consiste à changer et à rechanger la distribution du trophée que chacun d'eux possède, et pour l'ornement duquel ils exhibent les cornes de cerf, poignards, lames de Tolède, yatagans, pistolets, fusils, sabres, épées, cannes, fouets de classe, cravaches, éperons, haussecols, galettes de Saint-Cyr, etc., qui sont en leur possession.

Ainsi le temps se passe jusqu'au mois de décembre, époque des examens. Quelques jours avant le nouvel an, la première division dit adieu à l'école, dont plus tard elle regrettera souvent la vie, et fait place à la nouvelle promotion. Oh ! oui, plus d'une fois, au milieu des tracas du service et des ennuis d'une insipide garnison, ces jours joyeux de l'école d'état-major sont venus frapper notre souvenir. Souvent nous nous sommes pris à pousser un soupir de regret sur cette vie laborieuse et gaie, où les plaisirs et l'étude se disputaient tous nos instants ; sur ces fêtes brillantes où nous respirions si bien ce doux parfum de la bonne société parisienne ; sur ces charmantes réunions du samedi où, dans les salons du général, nous trouvions bon ton, société choisie et gaieté franche et sincère ; sur ces jours bruyants de carnaval où, trompant la police pour aller passer une nuit au bal masqué, au risque des punitions, nous nous confions aux fragiles barreaux d'une échelle de cordes, pour courir à la Renaissance assister au galop infernal.

Telle est l'esquisse véritable et rapide de l'école d'état-major. Enthousiasme, ardeur, jeunesse, illusion du jeune âge, prestige de la première épauvette, aptitude au plaisir, au travail et à l'étude, tout concourt, comme on le voit, à donner à ces jeunes et fraîches physionomies le mouvement et l'animation.

Avant de leur dire un dernier adieu, crayonnons à grands traits quelques-uns de leurs signes distinctifs et caractéristiques.

De toutes les écoles, celle d'état-major est surtout renommée dans le monde fashionable par le bon ton et les manières recherchées et polies qui président au commerce de ses élèves ; on y a conservé un certain parfum de galanterie et d'urbanité militaire qui, malheureusement, s'affaiblit chaque jour. A la rue de Grenelle, ces anciennes traditions aristocratiques se sont transmises d'une promotion à l'autre. La composition de l'école et l'impulsion donnée sont un sûr garant qu'elles se continueront encore longtemps. Tout concourt à ne pas laisser tomber en désuétude des coutumes aussi précieuses. A l'école d'état-major, les chefs sont les amis des élèves, et ces derniers subissent sans cesse l'influence de leurs conseils et de leur exemple. Parmi les jeunes élèves, les uns sortent de l'école polytechnique et adoptent bien vite les usages en vigueur à l'école. Les autres, venus des régiments et qui se sont déjà frottés au contact du monde et de la société, soutiennent ces exemples donnés. Aussi le jeune Saint-Cyrien, en relation perpétuelle avec les uns et avec les autres, adopte-t-il tout de suite leurs allures, et se dépouille-t-il bien vite de cette écorce rude et sauvage qui allait parfaitement au *bahuteur* de Saint-Cyr, et qui ne peut plus convenir au gracieux et élégant officier d'état-major. Quelques jours lui suffisent à peine pour laisser de côté son informe chrysalide. Les relations de politesse entre les élèves sont de tous les instants. A l'arrivée d'une promotion, celle qui reste offre à celle qui arrive un magnifique dîner qui commence à établir d'une façon tout à fait agréable une connaissance qu'une année de séjour est destinée à consolider. Le samedi, les salons du général sont ouverts, et là, au billard, à la bouillote ou au milieu de la contredanse, la connaissance se continue, les liens de fraternité se resserrent de plus en plus. L'on sent qu'une fois sortis de l'école, les exigences du service réclament les uns et les autres dans les différentes parties du globe, et qu'on ne se reverra qu'à de rares intervalles.

Membres d'un même corps à la gloire et à la réputation duquel ils doivent travailler de toutes leurs forces, ces jeunes gens sentent d'avance le besoin de préluider par d'aimables relations à celles qui doivent exister entre eux par la suite, et d'entretenir cette espèce d'union qui manque souvent au corps d'état-major, et qui décuplerait sa force, et le mettrait à même de répondre victorieusement aux attaques incessantes de ses envieux et de ses détracteurs. Il est à regretter qu'à Paris, centre des opérations de la plus grande partie des officiers d'état-major, il n'existe pas un cercle où ces messieurs puissent venir, comme à un point de ralliement, renouer les connaissances commencées, s'instruire par d'intéressantes conversations. Là, l'esprit de corps viendrait se retremper, l'on y ressererait les liens de politesse et de fraternité qui devraient unir en un seul faisceau les officiers d'une arme qui, sous le rapport de l'utilité et du mérite, ne le cède à aucune autre.

Les ennemis du corps d'état-major sont cependant nombreux et acharnés. Les

agrément et la diversité des fonctions auxquelles les officiers de cette arme sont appelés, et surtout les missions et la faculté qu'ils ont d'être attachés à certaines ambassades, forment le grand cheval de bataille sur lequel on monte pour lui jeter la pierre. Le simple raisonnement suffirait cependant pour détruire toutes ces injustes préventions.

Ces attributions doivent revenir aux officiers d'état-major : l'origine de ce corps, l'éducation première que tous ses membres ont reçue, sa composition, tout le démontre. Appelés par la nature même de leurs fonctions à servir d'aides de camp aux princes, aux ministres, aux maréchaux ; admis dans l'intimité et dans toutes les confidences de ces grands dignitaires de l'état, étant en contact immédiat avec les diplomates et les savants ; toutes ces relations sociales développent une aptitude qui devient incontestable, lorsque la mission s'applique à des événements militaires ou à des combinaisons politico-stratégiques. Le choix comme ambassadeur du général Guilleminot, qui n'avait servi que dans les états-majors, la manière dont plusieurs officiers d'état-major ont figuré dans les préliminaires de la question d'Orient, le remarquable et excellent rapport de la bataille de Nezib, dû à la plume habile et consciencieuse d'un officier familiarisé avec le terrain et le mouvement des troupes, sont autant d'exemples à citer à l'appui de l'assertion que nous avançons ici. Pourquoi ce grand nombre d'officiers d'état-major employés dans les bureaux de divisions territoriales ? et qui donc mettra-t-on dans ces centres d'activité qui sont au ministère de la guerre ce que les préfectures sont au ministère de l'intérieur, si ce n'est des officiers d'état-major qui ont servi dans toutes les armes, et qui connaissent leur organisation et la manière dont on doit régler leur service. Et où prendre des officiers pour la position si difficile et si délicate de chef d'état-major, si ce n'est parmi des hommes qui, par leur instruction première, par la pratique des corps des régiments, et des différentes armes avec lesquels ils se sont trouvés en contact, et dont ils ont organisé le service, lorsqu'ils étaient aides de camp des généraux d'infanterie ou de cavalerie, peuvent mieux que tous autres remplir ces fonctions si délicates et si variées. Le corps d'état-major n'offre-t-il pas toutes les garanties possibles pour le choix des aides de camp, fonctions difficiles qui ne peuvent exister que par une confiance absolue du général dans l'intelligence, la sagacité et le coup d'œil militaire de celui qui est si souvent destiné à le remplacer, à porter ses ordres et à les modifier suivant les circonstances du combat.

L'instruction des écoles, le frottement du monde, la diversité de leurs occupations, donnent aux officiers d'état-major une prompte expérience. Si en temps de paix et dans les nombreux loisirs qu'elle laisse, la culture des arts et la fréquentation de la société font dire d'eux que ce sont des officiers de salon, vienne la guerre, et ils ne craindront pas d'être jugés à l'œuvre. Ceux qui chaque jour combattent en Algérie ont jusqu'ici noblement mérité leurs éperons. Qu'un plus vaste théâtre s'offre à leur ardeur, et ils prouveront à tous ce que peut le courage allié à une instruction solide et à un noble désir de gloire.

RAOUL DE LA BARRE.

ÉCOLE DE SAUMUR.

Les touristes appelés par la curiosité à visiter les rives si vantées de la Loire ont sans doute aperçu la charmante petite ville de Saumur aux prairies verdoyantes, aux îles pleines d'ombrages, et dont les maisons, coquettement assises entre la Thouet et la Loire, se mirent avec grâce dans les eaux de ces deux rivières. Arrêtons-nous un instant pour y visiter l'école royale de cavalerie. L'école, vaste et magnifique bâtiment composé d'un immense corps de logis et de deux ailes spacieuses, fait face à la Loire. A droite sont les forges, la sellerie et les écuries du manège, renommées entre toutes par leur beauté et leur distribution. A gauche l'on trouve les écuries de la troupe et des officiers. Entre tous ces bâtiments s'étend le *Chardonnet* ou terrain de manœuvre. Derrière l'école sont les prairies du haras. Le pavillon de droite est occupé par les officiers-élèves. Chacun d'eux possède une petite chambre et son ameublement réglementaire. Il consiste en trois chaises, une table, une commode et un lit de fer. Heureusement les ébénistes de la ville, dont les magasins sont bien assortis, leur donnent le moyen de compléter le mobilier de leurs appartements où ils sont forcés de rentrer tous les soirs à onze heures. L'on s'assure de leur présence au moyen de fréquents contre-appels. Le pavillon de gauche est occupé par les cavaliers. Chaque étage sert au logement d'un escadron. Un immense corridor court dans toute la longueur des pavillons. Les écuries du manège, si remarquables par leur beauté, contiennent environ deux cents chevaux ; tous sont entiers et ne sont pas ferrés des pieds de derrière, afin que les atteintes qu'ils se donnent soient moins dangereuses. La manière dont ils sont dressés est non moins remarquable que la beauté et l'élégance de leurs formes. Les chevaux de *carrière*, qui sont de race anglaise ou normande, se recommandent par leurs allures vives et allongées. Ils sont destinés à sauter les fossés et les barrières. Une vingtaine de vieux chevaux usés, que l'on appelle *chevaux d'armes*, sert aux officiers dont les montures viennent à tomber malades. La sellerie et les forges sont remarquables par l'ordre et la symétrie qui y règnent. Lorsque tous les foyers sont animés par les soufflets, et que les marteaux retentissent en cadence sur les nombreuses enclumes, on se croirait au milieu des ateliers de Vulcain. Le manège neuf, par sa beauté, sa grandeur et la hardiesse de sa charpente, fait le sujet de l'admiration des connaisseurs. Ses dimensions surpassent de beaucoup celles de tous les manèges connus. Pour le service, les cavaliers de l'école sont assimilés à ceux des régiments. Ils ne sont exempts que des gardes d'écurie et des corvées de cour. Les palefreniers en sont chargés. Ils servent aussi de domestiques aux officiers. Ivrognes par nature et paresseux avec délices, ils sont surveillés dans leur service par d'anciens sous-officiers au dos voûté, aux longues moustaches grises, et parmi lesquels on retrouve ces types de troupiers de l'Empire, que l'on ne voit plus maintenant qu'aux invalides ou dans les lithographies de Raffet. Le père Jacob, ancien dragon de la garde impériale, jouit à l'école d'une réputation justement méritée : on l'admire



ELÈVE DE SAUMUR.

comme une relique des temps passés, on le respecte comme un glorieux débris des armées impériales. Dans cette école de perfectionnement l'instruction est poussée jusqu'à ses dernières limites. Officiers et cavaliers deviennent tour à tour professeurs et élèves, c'est l'enseignement mutuel dans toute l'acception du mot. Les travaux du manège sont l'objet d'une attention spéciale de la part des capitaines instructeurs. La manière dont ils équitent leurs chevaux est justement admirée, et prouve que la science des Bohan et des Mottin de la Balme est confiée à des mains intelligentes et sûres. La voltige est aussi surveillée d'une façon toute particulière. Grâce à la persévérance des instructeurs, les cavaliers exécutent, le sabre au poing et armés de pied en cap, ces différens exercices que les élégants de Paris vont admirer le soir au cirque des Champs-Élysées.

Chaque année, devant l'inspecteur général, l'école donne la représentation d'un carrousel. Les officiers qui composent les quadrilles sont tous en tenue de manège, mais avec le costume du régiment auquel ils appartiennent. L'aspect de cette réunion est pittoresque et animé. Toutes les armes y sont représentées, depuis le gigantesque carabinier au casque resplendissant, à l'armure imposante et sur laquelle brille le soleil d'argent, jusqu'au hussard gracieux et coquet dont les pelisses chamarrées d'or flottent avec leurs cordons et leur ceinture lorsqu'ils dévorent l'espace au triple galop de leur coursier fougueux. Les figures du carrousel sont faites dans les règles par les cavaliers des quadrilles placés sous le commandement du *mestre de camp* et de ses aides. Après les airs de manège, les serpentines, les spirales et les sarabandes, chaque quadrille *courre* tour à tour la bague, la tête, et s'exerce enfin au maniement du dard sur la tête de Méduse. Les objets conquis par l'adresse des vainqueurs sont successivement déposés aux pieds des dames spectatrices. Tel est le tableau de l'école de cavalerie, pris au point de vue de l'organisation et de l'instruction militaire.

Les officiers qui la dirigent et composent l'état-major, choisis parmi les plus distingués des régiments, viennent à Saumur se perfectionner encore et attendre un grade supérieur. Destinés à rester souvent plusieurs années à l'école, ils ont bien vite sympathisé avec la société de Saumur, et adopté les mœurs et les coutumes de la ville. Les officiers d'instruction méritent une rapide esquisse. Déjà mûris par l'expérience et la pratique régimentaire, animés d'un noble désir d'avancement, ils consacrent presque tous leurs instants à l'étude. Ils comprennent l'immense avantage que ces travaux auront sur la suite de leur carrière ; aussi les progrès qu'ils font sont-ils en général fort remarquables. Les discussions utiles, les conversations sérieuses, la littérature et les arts, abrègent souvent pour eux les ennuis des longues soirées d'hiver. Il n'en est pas ainsi des *officiers-élèves*, pour qui le sommeil, le tabac et le café ont beaucoup plus de charmes dans leurs moments de loisir que le travail et l'étude. Ces jeunes chevaux ardents et piaffeurs, à qui l'on a toujours tenu la bride haute, à peine échappés à la sévérité du régime de Saint-Cyr, s'habituent difficilement à la discipline non moins rigoureuse de l'école de Saumur.

Race d'étourdis, désireux d'aspirer la liberté par tous les pores, ils supportent impatiemment le joug pesant de la servitude militaire. Aussi cette classe est-elle sans contredit la plus turbulente et la moins laborieuse. Si de sévères punitions

sont infligées par hasard à un officier, c'est presque toujours un élève de Saint-Cyr qui en est la victime. Au spectacle leur loge d'avant-scène est la plus bruyante de toutes. Au café, ce sont eux qui consomment le plus de verres cassés et de champagne. De qui les créanciers se plaignent-ils davantage ? Quels sont ceux dont les éperons sont le plus sonores, et qui laissent continuellement traîner leurs sabres au bruit duquel leurs oreilles ne sont pas encore habituées ? Vous pouvez parier hardiment que ce sont d'anciens *bahuteurs* de l'école militaire. Mais ce n'est pas tout encore, et ils commettent le crime le plus épouvantable que l'on puisse imaginer à l'école : celui de dormir et de bâiller sur la théorie. L'été ils passent leur temps en joyeuses cavalcades. L'hiver ils louent des chambres en ville où, sans crainte de punition, ils reçoivent la visite de personnes de l'un ou l'autre sexe. Là, les femmes, le jeu, la pipe, les chroniques scandaleuses et le bonheur de médire de leurs chefs occupent, jusqu'à onze heures du soir, tous les instants qui ne sont pas réclamés par le service. Si maintenant nous descendons de quelques degrés l'échelle de la hiérarchie militaire, nous trouvons les cavaliers : classe fière, remuante, et que la sévérité de la discipline contient avec peine dans le devoir. Cependant le cavalier actuel ne peut être comparé à celui de 1850. Les bruits de guerre avaient, à cette époque, réveillé l'enthousiasme qui sommeille sans cesse au fond du cœur de la jeunesse. Une foule de jeunes gens de famille, après avoir gaspillé leur enfance dans la paresse et l'oisiveté, et qui plus tard avaient écorné leur patrimoine avec les femmes ou au jeu, se sont jetés à corps perdu dans les rangs de l'armée, sur la foi de cette parole de Louis XVIII : que chaque soldat français a le bâton de maréchal dans sa giberne. Un grand nombre vint s'engager à l'école, et ce ne fut pas sans d'énormes difficultés qu'ils parvinrent à se soumettre aux rigueurs de la discipline. Plusieurs n'y résistèrent pas, les dettes, les duels et les parties de toute espèce les occupaient exclusivement. Maintenant que douze années de paix ont refroidi cette ardeur guerrière, et qu'au lieu d'enrôlés volontaires l'école est composée de cavaliers pris parmi les meilleurs sujets des régiments, cette classe est devenue plus paisible et plus sage.

Cependant le cavalier actuel se distingue, entre tous ceux de l'armée, par sa coquetterie, la propreté de sa tenue et par son air tapageur ; il place son bonnet de police d'une manière tellement oblique, qu'on ne conçoit pas comment il peut tenir, au mépris des lois de la statique et de l'équilibre. Tous, en un mot, pour nous servir d'un néologisme de récente invention, ont l'air *chicard* par excellence.

Quant aux allures, ils adoptent le *chic housard*, type pur sang du soldat de cavalerie légère. Ainsi, malgré toutes les punitions qu'on leur inflige, ils ne portent jamais le sabre au crochet et le laissent continuellement traîner en marchant. Au café, c'est avec bonheur qu'ils cassent quelquefois les tasses où ils allument leur brûlot quotidien. A table d'hôte ils font la loi, ont le verbe haut et sont en dispute continuelle avec les commis voyageurs. Heureusement, un grand nombre de ces derniers sortent de l'école de cavalerie ; la fraternité succède alors à l'antipathie, et, au lieu de coups d'épée, ils se font raison le verre à la main.

Au spectacle, dont la salle est presque entièrement envahie par l'école, ils trouvent de fréquentes occasions d'exercer leur turbulence. Les premiers arrivés, pour

ne pas rester sur leurs jambes, se blottissent sur les deux poêles situés à droite et à gauche; les autres restent au parterre, debout sur un plan incliné. Pour peu que, comme à la Porte-Saint-Martin, on lève quinze ou seize fois la toile, la fatigue de cette position se fait violemment sentir. L'acteur innocent devient alors la victime de leurs injustes impatiences. Si quelque passage de la pièce les électrise, ils applaudissent en frappant le parquet avec le fourreau de leurs sabres.

Les cavaliers vivent entre eux et ne fréquentent jamais le *pékin* de Saumur, pour lequel ils ont une profonde aversion qui leur est rendue par ces derniers avec réciprocité. Entre cavaliers ils mettent parfois le sabre à la main et *s'alignent*. Le Pré-aux-Clercs, petite auberge où les combattants se donnent rendez-vous, est souvent témoin de leurs duels. L'été ils se dispersent dans la campagne, où ils se figurent être en pays ennemi, et se livrent à la maraude. A l'instar des guerriers de Charlet, ils dégarnissent sans pitié les jardins et les vergers des propriétaires des environs. De nombreuses patrouilles à cheval parcourent les champs pour surprendre les maraudeurs. Passons maintenant à la race indisciplinée des trompettes. Reçus comme enfants de troupe, et jetés dans un âge encore tendre au milieu des casernes et de la vie militaire, ils apprennent promptement l'argot du troupiér et se font un mérite de jurer comme des charretiers. Étant en contact continu avec les soldats, couchant dans la même salle de police, ils prennent bien vite de mauvais plis, et deviennent malins, tapageurs et insolents. En campagne ils feraient d'excellents soldats, en paix ils sont des diables insupportables. Leurs allures sont vives et dégagées, et la manière oblique dont ils se coiffent leur donne un air *casseur* qui contraste singulièrement avec leur petite taille. A leur mine éveillée on les prendrait pour des gamins de Paris attachés à de grands sabres, que l'on retrouve sur les boulevards avec des bonnets de police de papier, barbouillant les murs, tirant la queue des chiens, et qui le soir accompagnent la retraite en jouant des castagnettes avec des morceaux d'ardoise. Au reste, leur tenue est d'une propreté et d'une coquetterie sans exemple. Ils montent la garde comme les simples cavaliers; trop petits pour pouvoir mettre le sabre au crochet, ils l'attachent au deuxième anneau. La poignée leur vient ainsi à hauteur de la tête. Dans les premières leçons d'équitation, les instructeurs sont souvent obligés de les empoigner par le fond de la culotte et de les hisser sur les chevaux auxquels leurs éperons ne font pas grand mal; car avec leurs petites jambes ils ne peuvent piquer que les quartiers de la selle. Espiègles et malins comme des singes, ils inventent des niches de toutes sortes pour se venger des punitions qui leur ont été infligées. Souvent ils guettent le sous-officier dont ils ont à se plaindre. Tandis que l'un fait sentinelle, l'autre entre dans sa chambre où il met tout en désordre. Il démonte les brides, gourmettes et saugles; déploie le linge, fait un tas du harnachement, des armes, des habits, enveloppe le tout avec les draps et les couvertures. Après avoir ensuite renversé l'encrier, barbouillé le papier et écrasé les plumes, il couche les tables, les chaises et les bancs, couronne son œuvre en surmontant le tout du lit de fer qu'il culbute: puis il se sauve en riant de *l'omelette* qu'il vient de donner à son sous-officier. Je laisse à deviner l'embarras du malheureux qui le soir, au lieu de se coucher, passe une partie de la nuit à se débrouiller au milieu de ce tohu-bohu. Rarement le prévaricateur échappe à la puni-

tion méritée, et dans cette lutte constante le trompette est toujours la victime. Les querelles entre ces jeunes gens sont assez fréquentes. Souvent une volée de coups de poing vient apprendre au plus faible que la loi du plus fort est toujours la meilleure ; quelquefois aussi la querelle se tranche à coups de sabre. Un jour deux jeunes trompettes d'une douzaine d'années, et hauts comme une paire de bottes à l'écuyère, se prennent de mots. « Ce n'est pas vrai, dit l'un. » Un soufflet réplique au démenti. « Tu m'en rendras raison. — Tout de suite ! — Marchons ! » Ils vont au Pré-aux-Clercs, mettent habits bas et dégainent ; chacun d'eux, tenant son sabre à deux mains, se place en garde et s'apprête à *s'astiquer*. Un capitaine, témoin invisible de la scène, s'interpose au milieu des deux champions au moment où l'affaire pouvait devenir sanglante. « Rhabiliez-vous, moutards ! et suivez-moi à la salle de police. — Capitaine, répond un des champions, vous avez le droit de nous mettre dedans, mais vous ne pouvez pas empêcher deux hommes de s'arranger. » (*Historique.*)

Cette réponse désarma le capitaine qui pouffa de rire et leur fit grâce de la salle de police, en faveur de la naïveté de la répartie. Une fois deux jeunes élèves s'alignaient ! « Malheureux, que faites-vous ! s'écrie un bourgeois qui passait. — Dis donc, pékin ! répond un des enfants avec insolence, est-ce que tu n'as jamais vu deux braves se f..... un coup de sabre ? » Les chats jouent un grand rôle dans la vie des trompettes de Saumur. Ils n'ont pas pour ces animaux la même aversion que le Béarnais, qui, selon l'histoire, ne pouvait en voir un sans pâlir. Au sortir de la salle de musique la chasse au chat est leur récréation ordinaire. Ceux qui se laissent prendre sont immédiatement mis à mort. Avec leur peau, les chasseurs fabriquent des étuis à leurs instruments de musique, des gants et des mitaines fourrées pour l'hiver : avec leur chair, ils font de délicieuses gibelottes.

Les cloches qui surmontent les poêles des chambrées leur servent de marmite.

Aux fenêtres on voit la peau du magnifique *angola*, qui sèche au soleil. Ces enfants (cet âge est sans pitié) ne pensent pas sans doute, en consommant ces meurtres, aux larmes que leurs inconsolables maîtresses versent sur la perte de ces malotins infortunés. Puisque nous en sommes sur ce chapitre, nous ne l'abandonnerons pas sans donner une mention honorable à la chasse aux Anglais. Elle se renouvelle deux fois par an dans l'intérieur de l'école, quelques jours avant le départ des promotions. Les armes sont inoffensives, le sang ne coule jamais, mais en revanche les huées, les cris et les coups de traversin y sont prodigués en abondance. Les cavaliers sont souvent obligés, pour satisfaire leurs goûts de dépense, d'avoir recours à la bourse des juifs : les usuriers sont nombreux à Saumur. L'un d'eux, le père L., a gagné à ce commerce des sommes considérables. Il ne prête que sur gage. Sa maison est le mont-de-piété de l'école : les cavaliers ont trouvé le moyen de lui apporter jusqu'à leurs bottes de manège, qu'ils roulaient et cachaient dans leur shako. Quelques jours avant la sortie, les créanciers s'arment pour cette campagne, comme autrefois les chevaliers pour le combat ; malgré la réception qui les attend ils franchissent la grille de l'école. Dès qu'un cavalier les aperçoit. *Au corridor pour les Anglais ! s'écrie-t-il avec autant d'animation que les marins en mettent à crier terre* après un long voyage. A ce signal, les portes s'ouvrent, tous se précipitent dans le corridor et éconduisent le malheureux avec des quolibets, des sifflets et des coups de traversin. Étourdi par

ces clameurs, le juif se sauve sans avoir recouvré ses créances, et se promettant de repincer ses débiteurs. En effet, le jour de départ, les Anglais bouchent toutes les issues, et les cavaliers, pour échapper à l'œil perçant de ces vautours, emploient d'ingénieux déguisements : lorsqu'ils sont parvenus sans encombre sur le pont du bateau à vapeur, ils rient alors de bon cœur en voyant la figure piteuse des fournisseurs désappointés. Quelquefois, pour insulter davantage à leur malheur, ils joignent à leurs rires cette pantomime significative usitée chez les gamins et que Rabelais nous explique avec détails dans le chapitre XX de Pantagruel : *Comment Nazdécabre par signes répond à Panurge qui l'interroge sur son mariage*. Mais nous ne partirons pas de l'école sans entrer dans quelques chambrées. L'heure du repas approche. L'homme de chambre et le suivant se disposent à aller chercher les gamelles de six qui contiennent le dîner. Il se compose ordinairement de lard et de purée : c'est ce qu'en terme de mépris les cavaliers appellent *les portions nankin*. La gamelle est apportée. L'homme de chambre, pris parmi celui des bleus¹ qui est le plus jobard, tourne le dos au plat. Le plus ancien, imitant le manège en usage dans les jeux innocents lorsque le gage touché est condamné à faire le testament, désigne chaque portion avec sa cuiller. « Pour qui celle-ci ? demande-t-il. — Pour un tel, » répond l'homme de chambre. Il va sans dire que la plus mauvaise est toujours réservée à celui qui tourne le dos au plat. « De quoi te plains-tu ? jobard, c'est toi-même qui l'as désignée. » Que voulez-vous qu'il réponde à cet argument ? Les grades honoraires exercent presque toujours une certaine inquisition contre les *bleus* dont le physique leur déplaît ou prête au ridicule. A l'appel du matin, *une tête à baquet*² se présente. « Vous serez appointé de deux corvées pour être en retard. — Mais, maréchal des logis, je suis le premier. — Ah ! vous raisonnez, vous en ferez quatre. » Le cavalier, exaspéré, court chez le maréchal des logis chef. Ce dernier a deviné quel motif l'amène. — « Vous venez réclamer encore ? Faites bien attention à ce que vous allez dire, car je double la punition. » Ces paroles interloquent le malheureux, qui prend le parti de se taire et d'exécuter la corvée. — « Au corridor pour la *conversion* ! » s'écrie un des anciens. Tous sortent à ce signal, et accompagnent de leurs rires l'infortuné qui exécute la *conversion*³ ; le sort décide des autres corvées. « Au corridor pour tirer la paille ! » s'écrie le brigadier de semaine. Tous les hommes de corvée arrivent. Au moyen de pailles qui glissent les unes dans les autres et que l'on met dans une théorie, le brigadier trouve toujours le moyen de favoriser ceux qui lui plaisent. Si le gradé est un cuirassier, le sort désigne presque toujours un dragon, et réciproquement ; de là une source fréquente de disputes et de duels. Lorsqu'en 1765 le magnifique corps de carabiniers vint tenir garnison à Saumur, où ils bâtirent, en 1768, l'école actuelle, les bourgeois de la ville, enchantés de posséder pour la première fois un régiment, sympathisèrent vivement avec tous ces jeunes officiers ; les relations d'affabilité et de politesse furent bien vite établies

¹ Terme par lequel on désigne les cavaliers nouvellement arrivés.

² Jobard que l'on désigne entre tous pour aller vider le baquet aux urines.

³ Porter le baquet. On lui donne ce sens, parce qu'en descendant les escaliers, les cavaliers de corvée sont obligés de tourner plusieurs fois sur eux-mêmes.

entre les habitants et la garnison. Depuis, les choses ont bien changé, et la sympathie, sans que l'on puisse en préciser les motifs, a disparu entièrement. De cette antipathie résultent souvent des querelles qui, malheureusement, ne se terminent pas par des canards plumés, et la phrase de rigueur : « Vous êtes Français, nous sommes Français, qu'on s'embrasse et qu' ça finisse ! » La vie de Saumur, à part quelques parties et les réunions du café, est une vie de fatigue et de travail. Le tableau de l'emploi du temps est couvert de chiffres comme une page des comptes faits de Barème... Tous les élèves sont d'autant plus intéressés à s'instruire, que les notes qu'ils emportent de l'école peuvent influer d'une manière sensible sur la suite de leur carrière. Ils ont sous les yeux l'exemple de leurs camarades qui, pour n'avoir pas bien employé leur temps, sont forcés d'aller servir dans des régiments d'infanterie ; tous redoutent cette humiliation. Enfin le jour du départ approche. Les réunions au café deviennent plus nombreuses et plus animées. Parmi ces têtes ardentes et exaltées, dans lesquelles la séve retenue par la rigueur de la discipline fermente sans cesse, il existe des capacités naissantes, des jeunes gens d'un riche avenir. Dans certaines occasions l'esprit pétille, l'animation s'échappe en jets de flamme. Au moment de la séparation, l'on fraternise au bruit des verres et autour de la flamme bleuâtre du punch. L'imagination s'exalte, les chansons à boire se succèdent. Sur la fin la conversation prend une tournure plus sentimentale et l'on se sépare les larmes aux yeux. Dans l'état militaire le départ est toujours pénible. Le régiment est une maîtresse aux dehors séduisants, une amante coquette et parée à laquelle on s'abandonne avec amour. Et quelle est la maîtresse, si rigoureuse qu'elle ait été, dont on se sépare sans verser des larmes ?

Les écoles de cavalerie n'ont pas encore un siècle d'existence. Celle de Saumur a été organisée par M. le général Oudinot, qui, après le carrousel de 1844 ¹, dont les résultats ont été très-remarquables et auquel pour la première fois l'infanterie et l'artillerie ont pris part, a dit avec bienveillance aux élèves : « Dans quelques années ce ne seront pas seulement les populations du pays, ni même celles de la France qui viendront admirer les résultats de ses travaux : ce sera l'Europe. » Aucun système n'atteint la perfection. L'école de Saumur, ainsi que toutes les autres, a ses partisans et ses adversaires ; les uns trouvent qu'on s'occupe de l'éducation militaire aux dépens de l'équitation, qui selon eux devrait être la base de l'instruction ; les autres soutiennent le système opposé, et disent qu'on ne saurait trop s'occuper de la théorie militaire. L'examen de toutes ces questions nous entraînerait hors du cadre que nous nous sommes tracé. Content d'avoir esquissé les mœurs de l'école, nous laisserons à d'autres le soin de trancher cette question.

Adhuc sub judice lis est.

10 novembre 1841.

RAOUL DE LA BARRE.

¹ Voir, pour le carrousel de cette année, un excellent article sans nom d'auteur, et qui a paru dans le numéro de la *Sentinelle de l'armée* daté du 24 octobre.

